

PETITE BIBLIOTHÈQUE AGRICOLE

P. DIFFLOTH

ANES ET MULETS

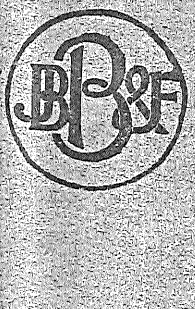
*J.-B. Baillière et Fils*

II B2a/1

PETITE BIBLIOTHEQUE AGRICOLE

P. DIFFLOTH

ANES ET MULETS



II

*J.-B. Bailliere et Fils*

UN ELEVAGE RÉMUNÉRATEUR

---

A N E S

ET

M U L E T S

A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages de P. DIFFLOTH.

**Agriculture générale.** 4<sup>e</sup> édition, 1916-1917. 2 volumes in-18 de 1124 pages avec 478 fig. (*Encyclopédie agricole*). Brochés. 40 fr. Cartonnés..... 43 fr.

Chaque volume se vend séparément.

I. — *Le Sol et les Labours.* 4<sup>e</sup> édition, 1916. 1 vol. in-18 de 572 pages avec 204 figures. Broché, 5 fr.; cartonné..... 6 fr. 50

II. — *Les Semences et les Récoltes.* 4<sup>e</sup> édition, 1917. 1 vol. in-18 de 552 pages avec 274 figures. Broché, 5 fr.; cartonné. 6 fr. 50

**Zootchnie.** *Nouvelle édition*, 1909-1916. 6 vol. in-18 de 3027 pages, 835 figures et 61 planches. Brochés, 30 fr.; cartonnés.... 39 fr.

Chaque volume se vend séparément.

**Zootchnie générale.**

I. — *Production et alimentation du bétail.* 3<sup>e</sup> édition, 1915. 1 vol. in-18 de 476 pages avec 147 fig. Broché, 5 fr.; cartonné. 6 fr. 50

II. — *Élevage et exploitation des animaux domestiques.* 3<sup>e</sup> édition, 1915. 1 vol. in-18 de 610 pages avec 183 fig. Broché. 5 fr. Cartonné..... 6 fr. 50

**Races Chevalines.** Élevage et exploitation des chevaux de trait et des chevaux de selle. 4<sup>e</sup> édition, 1916. 1 vol. in-18 de 576 pages, avec 147 fig. Broché, 5 fr.; cartonné..... 6 fr. 50

**Races Bovines.** 4<sup>e</sup> édition, 1916. 1 vol. in-18 de 612 pages avec 162 figures. Broché, 5 fr.; cartonné..... 6 fr. 50

**Moutons, Chèvres et Porcs.** 1917. 1 vol. in-18 de 500 pages avec 90 fig. Broché, 5 fr.; cartonné..... 6 fr. 50

**Lapins, Chiens, Chats.** 1910. 1 vol. in-18 de 396 p. avec 106 fig. Broché, 5 fr.; cartonné..... 6 fr. 50

**Anes et Mulets.** 1918. 1 vol. in-18 de 120 pages avec fig..... 2 fr.

**Les Nouvelles Méthodes de Culture.** 1917. 1 vol. in-18 de 120 pages avec figures..... 2 fr.

**La Conservation des Récoltes.** 1917. 1 vol. in-18 de 144 pages avec figures..... 2 fr.

**Les Assolements.** 1917. 1 vol. in-18 de 150 pages avec fig. 2 fr.

UN ÉLEVAGE RÉMUNÉRATEUR

ANES

ET

MULETS

RACES, ÉLEVAGE, EXPLOITATION  
HYGIÈNE ET MALADIES

PAR

Paul DIFFLOTH

INGÉNIEUR AGRONOME  
PROFESSEUR SPÉCIAL D'AGRICULTURE



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, rue Hautefeuille, près du boulevard Saint-Germain.

1918

Tous droits réservés.

# ANES ET MULETS

---

## INTRODUCTION

---

I

### **Le rôle du mulet dans l'agriculture moderne.**

A une époque où l'attention publique est attirée vers le développement de la petite et de la moyenne culture, il n'est pas sans intérêt de signaler, le rôle que pourrait jouer le mulet dans cette évolution économique.

Aucun moteur animé ne paraît mieux adapté à ces conditions culturales. Par son courage, sa ténacité, son facile entretien, le mulet ou même l'âne représentent l'auxiliaire-type du petit cultivateur.

Attelés à des charrues légères, à des herses, ânes et mulets sauront mettre en valeur les petites parcelles, que des cultivateurs peu fortunés améliorent en vue d'une augmentation évidente de leur modeste domaine. Facilement attelés, ils portent à la ville, dans des carrioles, les produits de la ferme, les légumes, volailles, etc... Leur alimentation coûte peu, leur rusticité évite des soins trop minutieux, enfin le prix d'achat, surtout pour l'âne, est à la portée des plus minimes ressources.

Exploitant ânes ou mulets, le petit cultivateur pourra poursuivre l'élevage des mulets parallèlement à la mise en culture de son domaine, ou bien, imitant sagement les coutumes de la Drôme, du Dauphiné, il dressera patiemment et adroitement des muletons achetés dans les départements producteurs.

Ainsi ânes et mulets permettront l'alliance féconde de l'agriculture et de la zootechnie, l'union rémunératrice de la

culture et de l'élevage, opérations fécondes réservées ordinairement à la grande culture, aux riches contrées. Ces spéculations intéressantes, basées sur les qualités insuffisamment appréciées de l'âne et du mulet, se révèlent donc comme un élément incontestable de progrès social.

## II

## Le rôle du mulet dans la guerre moderne.

Malgré la valeur reconnue du mulet et l'estimation réelle de ses qualités, il semble qu'on aurait pu difficilement prévoir le rôle joué par ce précieux auxiliaire dans les guerres européennes.

L'utilisation du mulet en campagne date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est au moyen des mulets que Napoléon put franchir le Grand Saint-Bernard. Le matériel, les pièces d'artillerie enfermées dans des troncs d'arbres creusés furent traînées par ces patients équidés (1). Les batteries privées de mulet durent mettre cent hommes à chaque pièce au lieu de douze mulets.

C'est monté sur un mulet, et non sur un cheval fougueux, comme l'a peint par erreur David, que le premier Consul franchit les Alpes.

Également, c'est grâce à la constitution des célèbres « colonnes légères de mulets », remplaçant les lourds convois roulants, que Bugeaud put achever la conquête de l'Algérie (1841-1847).

En 1843, Jusuf organisait même les cavaliers-fantassins, montés sur mulets, premier type d'infanterie montée, qui, avec les colonnes chamelières du général Marey, triomphèrent enfin de la mobilité des Arabes et achevèrent en 1856 la soumission de notre belle colonie nord-africaine.

La conquête de Madagascar illustra également les qualités du mulet. On sait la désillusion causée dès le début par la

(1) THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

rupture des voitures Lefèvre sur les dures pistes de l'île où n'existait pas de route et où tous les transports s'effectuaient à dos d'homme.

Les mulets de bât sauvèrent la situation, mais leur nombre insuffisant obligea à établir, au prix de mille fatigués et de pertes sensibles, une route carrossable de Majunga à Andriba.

Il restait 200 kilomètres à parcourir pour atteindre Tananarive. Le général en chef, voyant la saison des pluies arriver et constatant la tâche pénible, la mortalité des troupes, les difficultés d'approvisionnement, décida de lancer sur la capitale de l'île une colonne légère réduite à ses éléments indispensables. Grâce aux 2 800 mulets porteurs de la colonne légère, après dix-huit jours de marche et de combats, nos troupes achevèrent victorieusement la campagne.

Le mulet peut donc revendiquer un fier passé militaire, mais ses admirateurs les plus fanatiques n'auraient pu prédire une telle généralisation de ses services pendant la Guerre européenne.

Une des plus vives surprises de ce gigantesque conflit, c'est, en effet, le nombre inattendu, incalculable, des mulets de guerre. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en estimant qu'il y a eu, sur le front, au moins et peut-être plus de mulets que de chevaux.

Autrefois, les services des mules et mulets comprenaient surtout le bât, le trait léger, l'attelage de luxe.

Au point de vue militaire, les mulets servaient — avec honneur et zèle — dans quatre formations combattantes : les bataillons alpins, les batteries de montagne, le train des équipages, l'infanterie montée d'Algérie, et dans le service médical (cacolets, litières, voitures).

La Guerre européenne allait bientôt multiplier ces affectations. L'emploi tardif — mais bientôt développé — et la généralisation des sections de mitrailleuses d'infanterie exigeaient de nombreux mulets. Enfin, l'adoption des voiturettes régimentaires en nécessitait à nouveau un contingent formidable.

Le commandement a, en effet, mis en service d'ingénieuses petites voitures à deux roues stables, légères, solides, roulantes, qui rendent d'immenses services. Créées pour porter les caisses

de cartouches, ces voiturettes ont été utilisées bientôt pour les mitrailleuses elles-mêmes, et pour les merveilleux canons de tranchée, nos célèbres « crapouillots ». On s'en sert pour les fusils-mitrailleurs, pour le charroi des torpilles aériennes, enfin pour le transport du foin, de la paille, des vivres de réserve, des caisses, des cantines et de ces multiples *impedimenta* que toute troupe emporte avec elle.

L'importance de ces nouveaux trains régimentaires reste une des caractéristiques de l'infanterie moderne.

Chaque bataillon est ainsi suivi par une colonne de voiturettes marchant en file indienne et nos relèves d'infanterie, nos changements de cantonnement ainsi silhouettés, avec leurs groupes de fantassins coupés par ces monômes de voiturettes traînées par des mulets ou des poneys, prennent ainsi un aspect inattendu qui restera comme une vision ineffaçable dans l'esprit de ceux qui ont vécu avec nos glorieux soldats. Pour avoir une idée de l'importance de ces petits convois, il faut savoir que tout régiment d'infanterie dispose aujourd'hui d'une cavalerie de 380 mulets ou chevaux, au lieu des 20 ou 30 chevaux d'officiers autrefois réglementaires.

C'est ainsi que se modifie la physionomie séculaire de l'infanterie : les fantassins « ne marchent plus », ce sont des combattants qu'on transporte à pied d'œuvre, le plus souvent en camion automobile. Le matériel de combat — et souvent les sacs — sont amenés par des voiturettes à mulets.

Autre conséquence inattendue : avec ces effectifs hippiques créés, le nombre des vétérinaires militaires devra s'augmenter encore. C'est une importance nouvelle donnée à un corps d'officiers dont la valeur et le zèle ne sont plus à démontrer.

En outre de ce service d'infanterie, les mulets ont été utilisés au gros trait. Les unités de transport militaire, les parcs, les échelons comprennent de nombreuses mules, solides, fortes, attelées, seules ou avec des chevaux, aux chariots de parc, aux fourragères.

Le service routier utilise encore ces équidés. Fréquemment, les tombereaux sont tirés par deux mulets, l'un au limon, l'autre en flèche, et j'ai même rencontré souvent, sur la Somme, les chariots et les mulets landais avec leur pittoresque harna-

chement. Des caissons sont tirés par des attelages de six mules, ainsi qu'il est de règle dans l'artillerie coloniale.

Mulets de bât des sections de mitrailleuses d'infanterie, mulets de voiturettes, mulets du service routier, mulets des transports militaires, mulets des sections de munitions, ces courageux animaux ont mené avec succès le dur combat.

Faut-il rappeler ici les qualités de rusticité, d'endurance de ces modestes serviteurs? Le « fond » du mulet est proverbial. En Algérie, certains sujets font des étapes journalières de 80, 100 et même 150 kilomètres à l'allure de l'amble. Un petit mulet kabyle porte facilement 150 kilogrammes d'huile et son maître en surcharge (A. Guénon).

Chaque régiment de Légion étrangère en Algérie possédait, avant la Guerre, une compagnie montée (118 mulets, 258 hommes, 2 chevaux). Chaque mulet était affecté à deux hommes. Pendant l'étape, les deux légionnaires enfourchaient à tour de rôle leur commune monture. Ces compagnies effectuaient des marches de cinq jours sans être ravitaillées. Le chargement comportait 20 kilogrammes d'orge, le paquetage des deux légionnaires, les vivres de réserve, toiles de tente, campement, etc., soit 145 à 150 kilogrammes. Malgré des étapes journalières de 50 kilomètres par des temps divers, en août avec 52° de chaleur ou en mars avec des froids de 16°, les mulets rentraient, après des campagnes de huit à dix jours, indemnes, sains et sans blessures.

Les voitures des généraux inspecteurs en Algérie sont tirées par des mules qui marchent à raison de 12, 14 ou 16 kilomètres à l'heure en tous terrains.

Les Arabes tunisiens conduisent les convois à des allures aussi rapides et au Mexique, au Brésil, au Tonkin, à la Guadeloupe, les mules rivalisent de vitesse avec les chevaux. Comme vitesse, certains sujets sont, en effet, remarquables, surtout les types du Midi. Des mules ont fait le kilomètre en 2'50" ou 2'25" au trot attelé. Un sportsman portugais entreprit sans fatigue ni avarie, en 1898, le voyage de Lisbonne à Paris (3 000 kilomètres, en malle-poste attelée de six mules), aux allures de tourisme (124 jours, étapes de 45 à 67 kilomètres).

Enfin, la résistance du mulet s'est affirmée à nouveau

durant la Guerre. L'offensive de la Somme a exigé des attelages un effort considérable et la route de la victoire était jalonnée des cadavres de chevaux, courageux auxiliaires qui ont marché jusqu'au bout et sont tombés épuisés, anéantis. Or, je n'ai, pour ainsi dire, jamais aperçu de cadavres de mulets abandonnés au détour des pistes, à l'arrière des bivouacs.

On rencontre sur le front, selon les utilisations, les deux types courants : *mulet lourd*, *mulet léger*.

Les seconds sont affectés aux voiturettes, aux canons de tranchée; les premiers servent, attelés, au service routier, aux sections de munitions ou comme porte-bât aux mitrailleuses d'infanterie.

C'est ainsi qu'au cours des étapes on reconnaît nos fins mulets algériens, tunisiens, nos gracieuses mules du Sud-Ouest, nos savoyards, nos dauphinois, ou nos solides et puissants mulets du Poitou, de la Vendée. D'autres types révèlent des importations d'Espagne, des États-Unis, etc., d'Amérique du Sud, etc.

Les débouchés offerts à l'utilisation du mulet ont donc pris un essor considérable et cette production, essentiellement agricole, et pratiquée surtout par la petite et moyenne culture, se présentera après la Guerre comme une spéculation des plus intéressantes et des plus rémunératrices.

La Guerre européenne aura mis en pleine lumière les vertus et les qualités du précieux hybride, mais elle causera, par suite des risques inévitables, une mortalité sensible ou, en tout cas, une diminution formidable des effectifs réservés à nos cultures.

Que l'agriculture française se préoccupe dès maintenant de cette question, que nos cultivateurs préparent pour les œuvres fécondes de la paix un effectif valeureux et précieux de mulets et de mules.

Pour connaître exactement les principes essentiels de cette production, nous devons étudier attentivement chacune des races procréatrices : le baudet, la jument mulassière, et mettre en lumière la valeur du mulet lui-même.

## PREMIÈRE PARTIE

### L'ÂNE

#### CHAPITRE PREMIER

#### VALEUR ET SERVICES DE L'ÂNE

**Généralités.** — L'âne appartient à la classe des mammifères, ordre des jumentés, famille des équidés, genre *Equus*, espèce *Asinus*.

Le genre *Equus* comprend quatre sous-genres : les caballins ou chevaux, les asiniens ou ânes, les hémionides et les zèbres (1). La plupart de ces espèces se reproduisent entre elles par croisement en donnant des hybrides inféconds ou à fécondation limitée. Les mâles hybrides sont toujours inféconds, les femelles ne peuvent être fortuitement fécondées que par un mâle des espèces originelles. Les produits de ces femelles hybrides arrivent d'ailleurs rarement à l'âge adulte.

Les hybrides les plus connus, en Europe, sont le *mulet* et le *bardot*. Le premier dérive de l'accouplement de l'âne et de la jument ; le second, plus rare, est le produit du cheval et de l'ânesse.

**Utilisation et services de l'âne.** — On sait avec quel ignorant mépris l'âne a toujours été traité. Ses qualités foncières ont de tout temps été ignorées. Et cependant que de vertus précieuses ! Topfer fait de ce modeste serviteur un exact portrait lorsqu'il écrit : « Je parle ici de l'âne des champs,

(1) Certains auteurs, avec M. Railliet, réunissent dans le sous-genre *Asinus* deux sections : les asiniens *asiatiques* ou hémionides (demi-ânes) et les asiniens *africains* ou asiniens vrais. L'hémionide est le type intermédiaire entre le cheval et l'âne.



de cet âne flâneur et laborieux, esclave sans être asservi, sobre, paisible et goguenard, dont l'oreille reçoit le bruit dans tous les sens sans que l'esprit bouge, dont l'œil mire tous les objets sans que l'âme se soucie (1).

« Il lui manque, c'est vrai, de la noblesse; mais aussi point

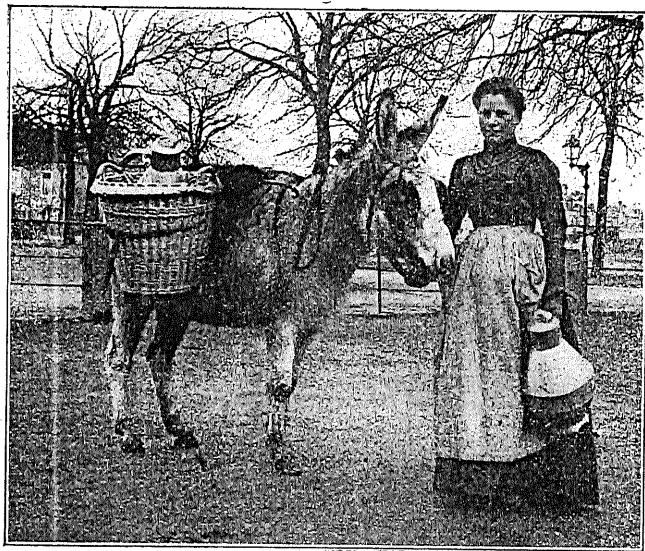


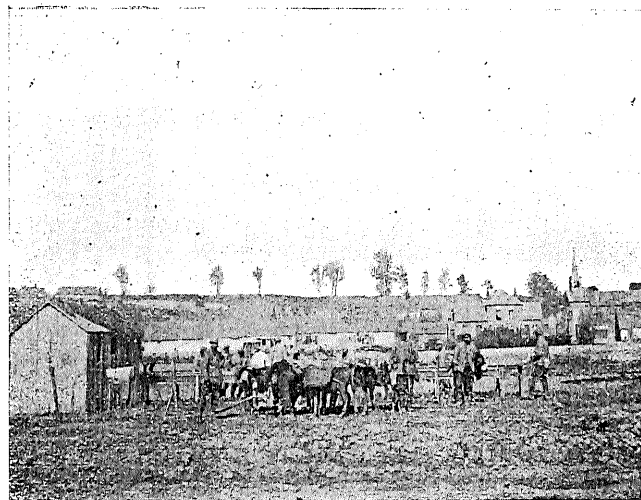
Fig. 1. — Âne affecté au transport du lait.

d'orgueil, point de vanité, nulle envie d'être regardé... Vrai philosophe, libre en dépit de l'homme son maître, en dépit de la destinée sa marâtre; patient au mal et ne boudant jamais sa fortune. Et pourtant les écoliers l'insultent, son maître le bat; il est le jouet des places publiques et le rebut des métairies. C'est le lot du sage que d'être la risée des sots. Mais ce qui étonne, c'est de voir l'âne calomnié par La Fontaine. La Fontaine, élève de Rabelais, qui possède si bien son âne! La Fontaine se fourvoie! Ici il le montre stupide et niais, ail-

(1) TOPFER, *Réflexions d'un peintre genevois*.

eurs il le choisit pour peindre le ridicule de ceux qui, forçant leur talent, ne font rien avec grâce. Calomnie insidieuse: l'âne est un sage, car il lui importe bien plus qu'aucune mouche ne chatouille sa paupière, n'inquiète ses naseaux, que d'être loué par tous les faiseurs de livres de l'univers. »

**L'utilisation des ânes en campagne.** — La Guerre européenne nous a ménagé aux points de vue politique,



Phot. Diffloth.

Fig. 2. — Anes de tranchée à l'abreuvoir.

militaire, bien des surprises; dans tous les domaines, que de révélations inattendues! L'agriculture elle-même, l'élevage ont vu leur physiologie séculaire troublée par des applications insoupçonnées, des révolutions soudaines. Qui aurait pu prévoir le rôle des viandes frigorifiées, l'aide insoupçonnée des chevaux canadiens? Qui aurait songé à l'emploi de l'âne, quadrupède honni, méprisé, maltraité, comme auxiliaire de guerre?

C'est pourtant un fait patent. Sur tout le front, parmi les lourds fardiers canadiens, les massifs Clydesdale, derrière les

fins mulets du Sud-Ouest, les petits ânes sont alignés à la corde, résignés et placides.

L'âne est utilisé couramment sur les zones de combat et les commandements s'accordent à reconnaître son utilité incontestable.

Le principe qui présida à leur emploi peut se définir ainsi.



Fig. 3. — Âne de tranchée garni du barda et des couffins.

Pour porter aux combattants de la première ligne les munitions, les approvisionnements, les vivres, il faut parcourir de longues distances dans les boyaux sous des charges pesantes.

Ces services étaient effectués par des corvées militaires commandées par des gradés. Ne pouvait-on pas alléger les combattants, les trains régimentaires, de ce travail pénible et parfois dangereux?

Il fallait un « moteur » paisible, calme et surtout d'une dimension exiguë qui lui permit de circuler dans les boyaux. Et tout de suite on pensa aux ânes, aux petits ânes d'Afrique.

Les premiers essais datent des Dardanelles. La proximité de l'Afrique, la dureté des combats de tranchée dans la presqu'île de Gallipoli déterminèrent le commandement à employer les ânes d'Afrique comme convoyeurs. Les résultats ayant été satisfaisants, cette tentative fut généralisée et les ânes participèrent à l'offensive de la Somme.

On affecta à ces modestes serviteurs deux services, le ravi-



Phot. Dilloth.

Fig. 4. — Ânes de tranchée au bivouac, sur le front de la Somme, en arrière de Dompièrre (Bataillon de Sénégalais).

*taillement* et le *service routier*. Cantonnés à quelques kilomètres des premières lignes, les ânes portent aux troupes la soupe chaude, le bienfaisant « pinard », les boules de pain ou les caisses de cartouches.

Un de ces bourriquets minces et légers peut porter au pas une charge de 70 à 90 kilogrammes. Étant donné qu'un soldat, pour cheminer librement et longuement dans les boyaux, ne doit guère porter, outre ses armes, ses cartouches, son masque à gaz, etc., plus de 15 kilogrammes, chaque âne remplace ainsi sept hommes de corvée. Un convoi de dix bourriquets

équivalent à une corvée de soixante-dix « poilus » ; on voit l'intérêt de cette substitution.

Comme équipement : le modeste *barda* d'Afrique, sellette légère, recouverte de grosse toile sur laquelle on fixe deux gigantesques couffins d'alfa ou de jonc. Ainsi chargés, les ânes,



Phot. Dilloth.

Fig. 5. — Ânes du service routier. Route de Chuignes à Dompierre (Somme).

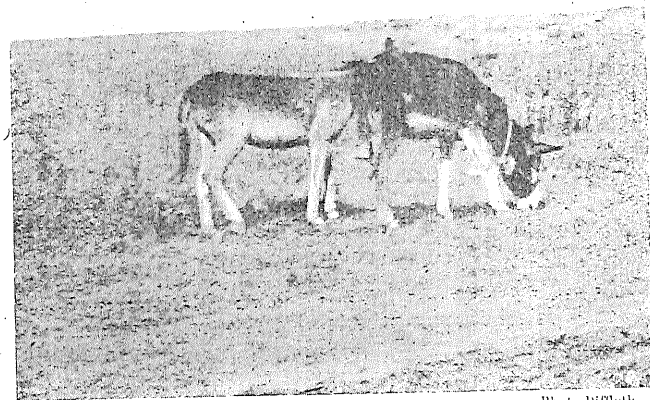
en file indienne, suivent leur conducteur et s'engagent dans les boyaux (fig. 3).

Leur placidité bien connue, leur résignation proverbiale aident à l'accomplissement de cet obscur devoir. Ils cheminent lentement et — est-ce l'accoutumance à leur misère originelle, l'habitude des coups, une ancestrale acceptation du destin ? — rien ne les émeut, même pas la canonnade intense, le martelage forcené.

On connaît l'impression déprimante des gros obus, cette angoisse spéciale qui faisait dire aux braves Sénégalais encore insuffisamment accoutumés aux marmites : « Boum-boum, pas

bon... Y en a f... le camp. » Les ânes d'Afrique ont ignoré cette accoutumance ; sous l'éclatement des 210, des 420, ils ne bronchent pas...

Le seul souci du conducteur est d'éviter que la chute mortelle d'une marmite ne coupe la colonne et ne provoque un



Phot. Dilloth.

Fig. 6. — Ânes de tranchée sur la brousse de guerre.

arrêt dans la marche. Arrivés au poste de commandement ou aux cagnas, les ânes déchargent leur faix et retournent à l'arrière. Tout récemment, une modification du *barda* permit de porter aux crapouillistes leurs fameuses torpilles ailées dont le charroi est si pénible dans les boyaux.

On affecte les ânes d'Afrique aux régiments de ligne, d'infanterie coloniale et surtout aux bataillons sénégalais. Derrière les chevaux du train régimentaire, contre les files des mulets de voiturette, les bourriquets sont alignés à la corde. Leur silhouette mince, fragile, leur attitude résignée, contrastent

avec le feu, l'ardeur des coursiers arabes des spahis, des goumiers bivouaqués près d'eux. En dehors des heures du service, les ânes vont pâturer dans la « brousse de guerre », c'est-à-dire dans la zone où les regains de trèfle, les chaumes de céréales, se mêlent aux friches, parmi les éboulis des tranchées. On les attache deux à deux par le cou et ils vont paître doucement au voisinage (fig. 6).

Les Sénégalais les soignent avec sollicitude, et il faut voir les immenses Bambaras caressant le cou des ânes minuscules avec ces gros rires d'enfants et ces goussements de plaisir qu'ont ces superbes noirs.

Les ânes du front appartiennent visiblement à la race africaine : taille réduite, front bombé et étroit, profil arqué, oreilles longues et peu divergentes, crinière courte, crins rares ; la robe est très variable. Quelques-uns portent au-dessus des naseaux de longues entailles, signe de possession des tribus arabes ou berbères.

## CHAPITRE II

### RACES ASINES

Le groupe des ânes se différencie de celui des chevaux par un certain nombre de caractères extérieurs. La tête des ânes, plus volumineuse, présente des oreilles plus longues, plus larges et plus épaisses. La crinière est rudimentaire et composée de crins rares, courts et non tombants. La queue est entièrement dépourvue de productions pileuses à sa base, et celles qui garnissent la partie inférieure sont rares et courtes.

Le port de l'encolure est moins dressé, la ligne du dos sensiblement droite (1), la croupe courte et avalée. La robe est ordinairement brune ou grise avec des raies cruciales noires ou rousses le long du dos et sur les épaules. Le sabot est plus régu-

(1) Cette ligne droite du dessus tient au port de l'encolure et à l'absence de saillie des apophyses épineuses des premières vertèbres dorsales. La région lombaire ne comporte, chez les ânes, que cinq vertèbres.

lièrement cylindrique avec des talons très hauts ; enfin les membres antérieurs seulement sont pourvus de châtaignes de couleur noire, moins consistantes que les châtaignes des chevaux (1). Les dents incisives de la mâchoire inférieure des ânes ont leur cornet plus profond que celui des incisives corres-



Fig. 7. — Âne d'Europe (race commune).

pondantes du cheval, et leur forme reste sensiblement semblable jusqu'à l'extrémité de la racine, de sorte que la section de la dent est ovalaire en tous les points de la longueur, au lieu de devenir triangulaire comme chez les chevaux.

L'âne aurait été domestiqué bien avant le cheval, par les Nubiens. Il fut introduit en Europe à l'époque de la pierre polie. Son origine méridionale réduit son aire géographique

(1) Il faut rappeler ici que certains chevaux ne présentent que trois, deux ou une châtaigne, ou même offrent l'absence complète de châtaignes ; la présence de ces quatre appendices ne peut donc servir de caractère zoologique des chevaux.

dans les pays septentrionaux, mais permet son expansion vers l'équateur.

**Races sauvages.** — Il existe encore quelques ânes sauvages ou *onagres* en Asie et dans le nord-est de l'Afrique.

M. Railliet distingue deux espèces ou races sauvages, l'âne des Somalis (*Equus somaliensis*) et l'âne de Nubie (*Equus africanus*).

*Race des Somalis.* — C'est un type sauvage de robe gris-cendré ou souris avec la face interne des membres, le ventre de tonalité plus claire, la tête plus foncée et l'extrémité du nez blanche. La raie noire longitudinale est visible principalement à la naissance de la queue, la bande des épaules étant généralement faible ou absente, les jambes et les avant-bras ornés de zébrures noires. On le chasse en Abyssinie et dans le Somaliland.

*Race de Nubie.* — Vers les chutes du Nil on rencontre un type asinien sauvage, de livrée gris-roux, à ventre et extrémités délavées avec deux raies cruciales bien apparentes et de faibles zébrures aux membres.

**Races domestiquées.** — D'après Sanson, on doit distinguer deux espèces d'asiniens domestiques, l'une brachycéphale, l'autre dolichocéphale, dénommées *race d'Afrique* et *race d'Europe*.

### I. — RACE AFRICAINE

(*Equus asinus africanus*).

**Caractères zootechniques.** — La dolichocéphalie est nettement déterminée. Les frontaux sont étroits, à arcades orbitaires assez prononcées et relevées horizontalement vers leur bord antérieur. Le profil est arqué du sommet du crâne au niveau des orbites et rectiligne au delà. La taille est variable, mais ne s'élève guère au-dessus de 1<sup>m</sup>,30; elle peut parfois descendre jusqu'au-dessous de 1 mètre. La tête, un peu forte, est garnie d'oreilles, toujours plus longues que la moitié de la longueur de la tête et peu divergentes; le squelette est fin et les masses musculaires assez développées. La couleur de la

robe est uniformément gris-souris, gris clair et même blanc, avec la raie cruciale caractéristique de l'espèce. La crinière est très courte, les crins de la queue peu abondants (fig. 8).

Cette race se distingue par sa vigueur, sa rusticité, sa sobriété et sa longévité. Son entretien est aisé, son alimentation facile et même dans les circonstances les plus défavorables ces ani-



Fig. 8. — Anes d'Afrique.

maux peuvent rendre de réels services. Les ânes d'Afrique, d'une agilité et d'une adresse remarquables, servent de bêtes de somme, de moteurs (fig. 10), de tracteurs ou de montures.

**Aire géographique.** — L'aire géographique naturelle de la race asine africaine semble être le nord-est de l'Afrique, notamment la vallée du Nil. Les documents historiques prouvent que ces animaux étaient utilisés en Égypte bien avant le cheval, et leurs services furent également appréciés en Palestine au temps des Hébreux. Les Perses utilisaient, dans leurs

guerres contre les Scythes, des ânes et des mulets dont les braiements effrayèrent la cavalerie des Scythes (Hérodote). Pline, Columelle parlent des ânes et des mulets. Les ânes furent entraînés dans l'Europe méridionale centrale par les



Fig. 9. — Anes marocains.

migrations humaines, et l'aire géographique de la race asine d'Afrique comprend actuellement les diverses régions habitées du globe, particulièrement le nord de l'Afrique, l'Asie, l'Europe; la facilité avec laquelle ces équidés s'adaptaient aux diverses conditions du milieu, la valeur de leurs services ont sans doute contribué à faciliter leur expansion à travers le monde.

#### 1° — Race égyptienne.

Cette race, constituée dans son pays d'origine, présente les caractères de beauté et de force les plus parfaits. La confor-

mation est régulière, la taille élevée. La tête expressive joint une encolure longue; le dos est droit, la croupe souvent étroite, mais les membres sont fins et nets.

Les ânes d'Égypte harnachés à la turque sont utilisés par

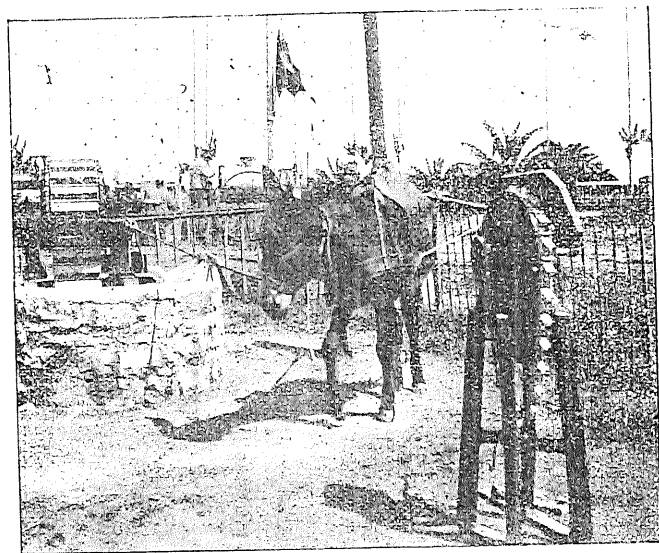


Fig. 40. — Âne de Tunisie actionnant un manège pour l'élévation de l'eau.

les touristes, avec les petits chevaux. A Louqsor, les âniers arrivent en foule et se disputent les touristes. Ils montrent leur bête. « Celui-ci *kettirtayb*; celui-là *mauvais*. » Ils suivent les touristes, s'efforçant en vain de les faire descendre de leurs ânes pour monter sur leur bête.

Au Caire, les avenues sont sillonnées par les petits chevaux arabes galopant avec leurs cavaliers au rouge tarbousch; les coureurs arabes précèdent les voitures des consuls et des beys. Les jolis ânes, la tête haute, trottent sous l'Arabe, galopent sous l'Européen.

Le plus beau type se rencontre dans la Haute-Égypte où

ils sont très estimés pour le service des transports. La robe est généralement de nuance claire.

On les a importés parfois en Europe pour la production de mulets de type léger.

### 2° — Races du nord de l'Afrique.

La Tunisie, l'Algérie, le Maroc, le Soudan même sont peuplés d'un effectif considérable d'ânes. Les Arabes utilisent largement les services de ces animaux dont l'obéissance, le courage mériteraient autre chose que les mauvais traitements et l'alimentation parcimonieuse qui leur sont accordés.

La taille de l'âne nord-africain est petite (1 mètre environ), la robe grise ou brune.

Au Maroc les ânes sont nombreux. Quelques-uns sont de grande taille et remarquables par leurs beautés relatives : ampleur du corps, formes arrondies et élégantes. La majorité est de taille plus réduite, un mètre environ, avec une grosse tête chargée en ganaches, des naseaux étroits, la bouche mince, l'œil petit, le regard calme, la physionomie douce. L'encolure est légère, le dos court et tranchant, la poitrine étroite, les membres grêles (fig. 9).

Ces animaux rendent de grands services dans le pays et y ont une valeur relativement élevée.

Les mulets sont de formats très dissemblables, en général de petite taille, mais régulièrement construits et quelquefois très élégants. Avec un dessus court, bien soutenu, une croupe avalée et tranchante, ils réalisent d'excellents mulets de bât.

### 3° — Race commune.

On réunit sous ce nom les diverses populations asines du type africain disséminées dans toutes les contrées de l'Afrique, de l'Asie, et qu'un élevage peu rationnel a éloignées de la correction du type primitif, sans lui faire perdre cependant aucune de ses qualités morales : sobriété, courage, rusticité.

La taille varie entre 1 mètre et 1<sup>m</sup>,30 ; la robe est ordinairement

ment gris plus ou moins foncé, avec une bande cruciale noire ou rousse et des zébrures le long des membres. Cependant on peut rencontrer des ânes présentant une livrée alezan ou bai brun avec le ventre et la face interne des cuisses de nuance plus claire ; ces particularités sont souvent l'indice d'un croisement antérieur avec la seconde race asine.

La poitrine est parfois étroite, le dos tranchant, l'épaule courte et peu inclinée, l'avant-bras et la cuisse minces, les canons grêles. L'encolure supporte une tête volumineuse avec des lèvres petites, des naseaux étroits, des joues fortes. Les oreilles sont longues et dressées ; la physionomie est douce et modeste.

Ces ânes, dénommés vulgairement *grisons*, *bourriquets*, etc., sont d'une sobriété et d'une rusticité à toute épreuve.

Élevés sans aucune sollicitude, ils sont capables cependant d'un service régulier permettant de laisser apprécier leurs qualités de docilité, de patience et de courage.

## II. — RACE D'EUROPE

(*Equus asinus europæus*).

**Caractères zootechniques.** — Le type est nettement brachycéphale ; les frontaux sont larges et plats, avec des arcades orbitaires très larges.

Le profil rectiligne se termine par une sorte de pan coupé à angle presque droit. La taille varie entre 1<sup>m</sup>,30 et 1<sup>m</sup>,50 ; les masses musculaires sont bien développées et soutenues par un squelette puissant. La tête, très forte, est surmontée d'oreilles longues, épaisses, horizontales ou tombantes ; les arcades orbitaires, abritant des yeux petits, donnent parfois à l'animal une physionomie sombre et sournoise (Sanson).

La conformation générale est plus trapue que chez la race africaine. La robe, présentant un autre caractère différentiel est de nuance brune plus ou moins foncée, avec le pourtour des lèvres, des yeux, la face interne des cuisses de coloration grise. La crinière est rudimentaire ainsi que les poils de la

queue ; les extrémités des membres peuvent cependant être garnies de poils assez abondants.

**Aire géographique.** — On rencontre ces ânes en France (Poitou, Gascogne), en Italie, dans les îles Baléares et diverses régions du globe, où ils se mêlent au type africain. Le berceau de la race européenne semble être sur l'un des points du bassin méditerranéen constituant son aire géographique actuelle et probablement aux environs de la région des îles Baléares, où se trouvent les meilleures conditions d'existence de la race (Sanson). Nous étudierons les types les plus caractéristiques.

### 1° — Races du Poitou et de Gascogne.

Ces ânes présentent une taille élevée et une conformation puissante et régulière, qui en font les plus beaux types de cette espèce.

La hauteur au garrot atteint 1<sup>m</sup>,40 à 1<sup>m</sup>,50 et même 1<sup>m</sup>,55 ; le corps est épais, trapu, la croupe arrondie, les membres forts à articulations puissantes. La tête est longue et large, les oreilles volumineuses et souvent tombantes, l'œil petit, les naseaux peu ouverts, les lèvres épaisses et fortes. L'encolure est bien dirigée, le corps ample, les membres solides, les articulations larges ; les sabots sont hauts et étroits.

La robe est toujours de nuance foncée et varie du bai brun au noir mal teint, le bout du nez et le dessous du ventre étant gris argenté (fig. 11).

**Élevage.** — Les ânes étalons ou *baudets* les plus estimés sont élevés dans la région de Melle et de Niort (Deux-Sèvres) ; cette production s'étend dans l'Ouest, le Berry, etc. Les ânesses sont saillies à une époque tardive, puisque le baudet a dû être d'abord utilisé à la monte des juments pour la production de baudets ; elles mettent bas à une époque peu favorable, et ces conditions défectueuses rendent l'élevage de l'ânon difficile, d'autant plus que, par suite d'un préjugé fort répandu en Poitou, on s'efforce d'alimenter parcimonieusement l'ânesse pleine. L'affaiblissement dans lequel on place volontairement la femelle peut tenir à cette remarque, faite par les éleveurs poitevins et d'ailleurs controuvée, que les ânesses

affaiblies donnent plus souvent naissance à des produits du sexe mâle, ayant une valeur considérable comme étalons ; ces pratiques exposent les femelles à des avortements fréquents.

L'élevage de l'ânon est surveillé avec sollicitude ; cependant,



Fig. 11. — Anesse du Poitou.

on donne rarement au nouveau-né le colostrum de la mère, et le jeune animal est exposé à périr de constipation ou de « pissement de sang ». Souvent même on remplace le colostrum par une bouillie de lait mélangée de farine, dont l'ingestion ne peut être que dangereuse pour l'ânon. L'élevage se poursuit ensuite normalement, bien que les éleveurs aient une tendance générale à trop alimenter le jeune sujet. On arriverait à réduire dans une proportion sensible la mortalité des ânon du Poitou en suivant, pour la gestation, l'allaitement, le sevrage et l'élevage, les règles générales édictées par la science et sanctionnées par la pratique.



Il y aurait également grand intérêt à réagir contre le préjugé qui consistait à laisser les baudets couverts de poils abondants provenant de leurs diverses mues annuelles, par suite de la suppression de tout pansage. On obtient ainsi des baudets à la robe feutrée et souillée nommés *guenouilloux*, avec des oreilles garnies de leurs poils frisés, les *cadennettes*. Ces coutumes causaient fréquemment des maladies de peau ; aussi les préceptes de l'hygiène sont-ils suivis actuellement avec plus de soin, et la plupart des baudets sont pansés régulièrement.

On trouve encore trace de cet ancien préjugé dans la recherche dont sont encore l'objet les baudets qui, conservant leur robe longue et frisée, sont appelés *bourailloux*.

Les ânes du Poitou offrent l'intérêt considérable de servir à la production des mulets, et de nombreux éleveurs d'Italie, de Tunisie, d'Algérie, d'Angleterre, des États-Unis, etc., viennent rechercher ces étalons aux foires du Poitou. Certains baudets mulassiers sont vendus 2 000, 5 000, 10 000 francs.

Par suite de ces demandes, la production du baudet est une spéculation rémunératrice. Les plus appréciés de ces reproducteurs sont les sujets ayant, avec un corps développé et long, les formes trapues, les membres volumineux, les articulations puissantes, le cou épais, le poitrail, les reins et la croupe larges, la poitrine profonde et, enfin, le poil long et fourni. Ils ont la tête très lourde, les oreilles développées et garnies de grands poils ; la queue est peu fournie de crins.

Les conditions d'entretien de ces animaux commencent à se modifier, mais elles sont encore loin d'être parfaites, et il reste aussi beaucoup à faire pour améliorer leur élevage. Leur fécondité, par exemple, se trouverait augmentée par la diminution du nombre de leurs saillies quotidiennes et si, au lieu de les tenir prisonniers toute leur vie, sauf durant la monte, dans des cases étroites et obscures, on leur laissait prendre isolément un peu d'exercice dans des enclos, durant la belle saison. Il y aurait lieu, enfin, de mieux nourrir les mères pendant la gestation et, après la mise-bas, de se contenter de surveiller l'allaitement naturel, au lieu de chercher à le corriger.

Le Stud-Book mulassier date de 1884, et le premier registre parut le 31 décembre 1885. La *Société centrale d'Agriculture*

*des Deux-Sèvres* a décidé, dans sa séance du 26 décembre 1903, de compléter l'œuvre du Stud-Book par un Syndicat d'élevage des reproducteurs mulassiers.

En Gascogne, l'âne est de haute taille avec un corps plat et mince. La livrée est foncée avec les extrémités claires.

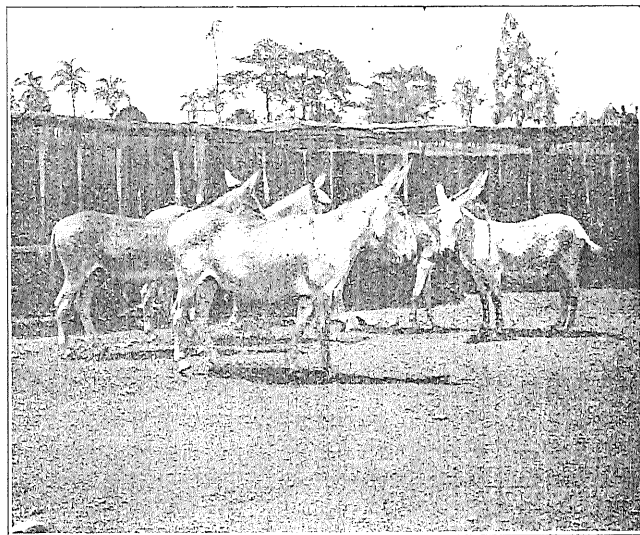


Fig. 12. — Mules de Catalogne.

On emploie les baudets à la production des mules dans les Pyrénées, les Landes, la Gascogne.

## 2° — Races des Baléares, de la Catalogne et de l'Italie.

Ces races, présentant les mêmes caractères de conformation et de robe, peuvent être réunies et groupées.

Dans les Baléares, les ânes sont l'objet d'un élevage attentif qui leur donne une valeur appréciable comme bêtes de somme ou d'attelage. Les autres variétés sont plus particulièrement utilisées dans la production du mulet.

La race de Catalogne présente une conformation élégante avec des muscles bien dessinés, un corps un peu mince, des oreilles bien dressées, le poil court, fin et luisant.

Dans le nord de l'Espagne, les sujets nés autour de Salamanque, Zamara, réputés pour leur agilité, servent à la production mulassière. Un Stud-Book de la race asine de Catalogne a même été établi (fig. 12).

Le type général est correct et bien proportionné, mais la taille est moins élevée et la conformation moins puissante que parmi les ânes du Poitou.

Les îles de Sardaigne, de la Corse, Malte, la Sicile sont peuplées d'ânes de ce type, croisés avec les petits ânes de la race africaine.

### 3° — Races des Balkans.

Les ânes sont peu nombreux en Roumanie. Ce sont des tziganes ou bohémiens qui les élèvent et qui les utilisent presque exclusivement. Cependant les bergers en possèdent toujours quelques-uns pour le transport des bagages, quand ils vont à la montagne. Le mulet est encore plus rare ; ce sont, également, les tziganes qui s'occupent de son élevage. Anes et mulets valent souvent aussi cher que les chevaux.

Les ânes sont très nombreux en Macédoine, surtout dans la région de Monastir. Leur taille varie de 0<sup>m</sup>,90 à 1<sup>m</sup>,25. Leur conformation est excellente, quoique leur squelette soit un peu grêle. Ils se rapprochent beaucoup du type des ânes de l'Afrique septentrionale.

C'est surtout comme bêtes de somme qu'ils sont utilisés, en particulier dans les petites exploitations. Ils portent environ un quintal.

Les pays où l'on en rencontre le plus sont : Serfidjé, Monastir, Dibra, Coritza, Bérat, Ergéri, Elbasan, Janina, Prévéza.

A Bérat, ils servent à la production des mulets. Les baudets sont choisis d'une taille relativement élevée.

Les produits obtenus mesurent 1<sup>m</sup>,46 à 1<sup>m</sup>,52. Ils ont la poitrine un peu serrée, le garrot saillant, le dos et le rein tranchants, le pied petit et serré. Les allures sont assez vives et ces animaux se montrent très résistants. Ils fournissent de longs

courses sans paraître souffrir. Comme bêtes de somme, ils portent jusqu'à 150 kilogrammes.

Leur prix se maintient toujours un peu supérieur à celui des chevaux.

### 4° — Race commune.

Sous cette dénomination, on comprend les individus élevés

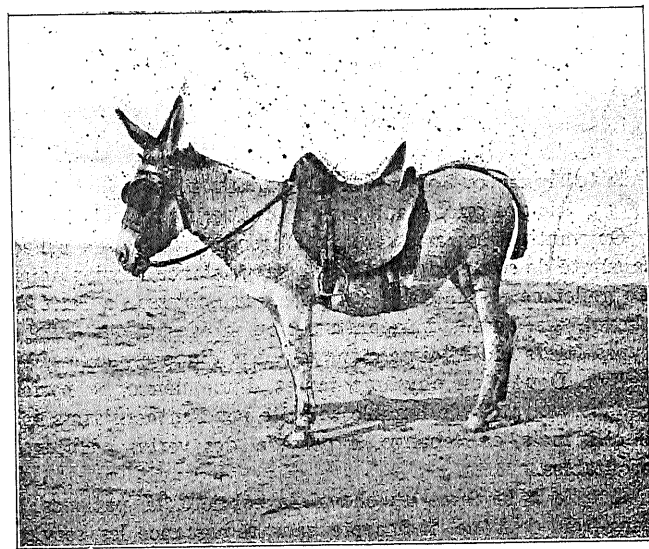


Fig. 13. — Âne d'Europe (race commune).

et exploités isolément dans les diverses contrées d'Europe. Par suite des soins précaires et de l'inhabileté de cet élevage la conformation est souvent peu correcte. L'alimentation défectueuse, le manque de soins orientent ces sujets vers des types défectueux.

Ce sont les auxiliaires de petits métiers, les bêtes de somme des humbles cultivateurs. Privés de soins, mal nourris, ils rendent cependant des services assez précieux pour que l'incurie de cette production apparaisse comme une faute et une ignorance coupable à tous les points de vue.

## DEUXIÈME PARTIE

## LE MULET

## CHAPITRE PREMIER

## QUALITÉS DU MULET

**Intelligence. Sang-froid.** — Le mulet possède des qualités précieuses qui le font parfois préférer au cheval.

On vante avec raison son intelligence précise, son calme, la sûreté de son pied, sa sobriété, sa résistance aux maladies. Le mulet ne présente pas l'élégance, la noblesse, la fierté du cheval, ses allures harmonieuses ou rapides, mais certains types légers du Midi ne manquent pas d'une certaine grâce native. Doué d'un physique ingrat, d'une démarche parfois gauche, son attitude humble sollicite peu l'enthousiasme instinctif, mais, en échange, il possède des vertus cachées et profitables.

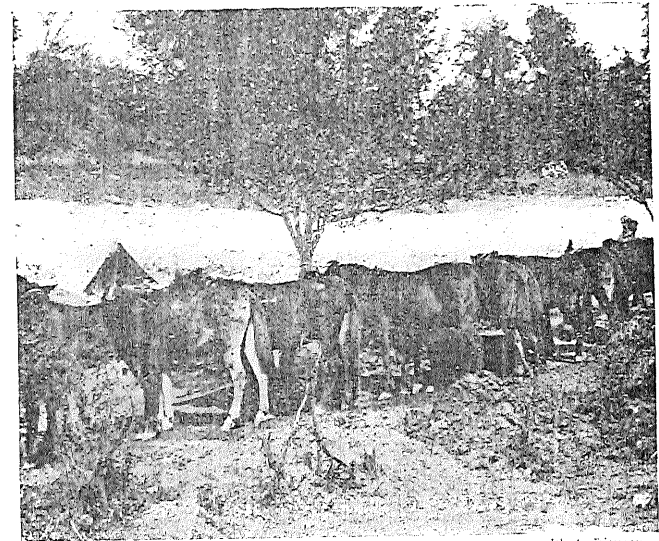
Il allie à la force du cheval la sobriété, la patience, le sang-froid de l'âne. Il accepte sans répugnance les services pénibles; jamais il ne « tire au renard », acte stupide, véritable suicide de l'animal qui va jusqu'à se couper la langue ou s'étrangler. Sa lenteur calculée, sa passivité constituent souvent notre sauvegarde.

S'agit-il de sauter un obstacle élevé, le mulet le contourne avec adresse, se défiant de cette perte inutile d'énergie. Il est *serviable*, non *servile*, déclare M. Guénon qui a écrit un vibrant plaidoyer en faveur du mulet (1).

Son intelligence semble supérieure à celle du cheval, comme le montre son utilisation dans les batteries de montagne, les

bataillons alpins, le train des équipages et, depuis la Guerre européenne, dans les sections de mitrailleuses, les échelons et la traction des voiturettes de bataillon. La sûreté de son pied doit être attribuée en grande partie au sang-froid de l'animal et à son intelligence.

On reproche au mulet d'armée de « coller au rang » au



Phot. Dimont

Fig. 14. — Mulets de mitrailleurs à la corde.

point qu'il faut dételé simultanément les deux mulets d'une voiture. Il y a là une particularité de caractère dont les conducteurs tiendront compte aisément.

Par contre, cet excès de sociabilité permet un appareillage judicieux qui assure une vitesse soutenue. A la Guadeloupe, les mulets doivent être accouplés pour fournir une course rapide (Cousin).

Leur instinct de sociabilité est visible : rarement ils se battent entre eux, même sans être attachés, et si quelque acte de brutalité ne les y incite pas, ils montrent à l'homme une

(1) AD. GUÉNON, *Le mulet intime*.

douceur réelle (1). Le mulet, disait Olivier de Serres, « garde longuement coup de pied à son maistre » et Daudet conte l'histoire de la mule papale qui [prépara pendant sept ans une ruade (2). Mais, bien traités, ces animaux sont d'humeur facile; la douceur, la persuasion, la patience triompheront toujours de leur résistance.

L'entêtement des mulets s'affirme la plupart du temps comme un correctif à la sottise ou l'imprévoyance du conducteur.

Le mulet est très doux, en dépit des préjugés. Sur plus de mille sujets constituant l'effectif des animaux portant le matériel, les munitions et les approvisionnements des troupes alpines, on ne connaît pas plus de cinq mulets méchants.

La rétivité proverbiale du mulet apparaît, aux yeux de certains de ses admirateurs, comme une défense justifiée à des exigences excessives. L'utilisation du mulet dans l'infanterie montée algérienne, son dressage rapide attestent, au contraire, qu'intelligemment entraînés et assouplis ces animaux se montrent d'une docilité exemplaire. Au bout de vingt jours, les pelotons peuvent être dressés et fournir un service délicat et difficile. On sait que cette infanterie montée utilisait ainsi le mulet, confié à deux fantassins, chacun d'eux prenant durant une heure cette monture.

Là où il n'y a pas de route, dans les Alpes, les officiers recourent au mulet, plus sûr, plus tranquille.

Au passage des rivières, les mulets, moins impressionnables, moins nerveux que les chevaux, s'ensavent moins; ils nagent volontiers. Lors de l'expédition de Madagascar, au lieu de les débarquer, on jetait les mulets à la mer à 400 mètres du rivage.

Très courageux, tenace, le mulet peut montrer une certaine persistance à triompher des obstacles sans se dépenser en

(1) Cependant, déclare M. Guénon, décidé à ruer, le mulet ne tape pas au hasard comme le cheval, mais vise avec adresse, surtout les mules, comme l'atteste ce proverbe du Midi : « *Méfisais bous dal darrière d'une mulo coumo d'une femmo moustachedo* ».

(2) A. DAUDET, *Lettres de mon moulin*,

efforts désordonnés et inutiles. Le mulet ne s'excite pas; fatigué, il s'arrête de lui-même dans la colonne, reprend haleine et repart; les conducteurs avisés doivent respecter cet instinct sagement ordonné. Dosant ainsi ses forces, le mulet se main-



Phot. Diffloth.

Fig. 15. — Attelage de mules d'un dépôt de grenades dans la Somme.

tient en état: la pousse, fréquente parmi les bons chevaux de trait, est très rare chez eux.

**Adresse. Résistance.** — Le mulet est un travailleur placide, réglé et minutieux; il se livre lentement et avec une défiance parfois calculée. Des mules trop chargées s'arrêteront d'elles-mêmes jusqu'à ce qu'on ait enlevé l'excès de chargement; le mulet n'est pas « chevaleresque », déclare

avec humour M. Guénon, mais c'est néanmoins un loyal et précieux serviteur.

Engagé sur une piste de neige, au milieu des névés, dans un terrain marécageux, au lieu de se débattre violemment et de s'enliser, le mulet fléchit les membres, s'appuie sur le ventre et attend, immobile, qu'on allège son fardeau.

Le mulet peut porter à 28 kilomètres les deux tiers de son poids, le cheval la moitié seulement. Dans les batteries de montagne, la charge du mulet varie entre 160 et 200 kilogr., bât compris. C'est évidemment à tort que Toussenet (1), après La Fontaine, lui reproche une certaine vanité et l'amour des grelots, panaches et caparaçons ; les humbles et glorieux services rendus par les mulets de guerre munis de harnachements de fortune le prouvent surabondamment.

La patience du mulet, son humilité paraissent au contraire démontrées. Fruit d'un amour illégitime, frappé de stérilité, ce pauvre bâtard n'aspire point aux pompes de la noblesse ; il sent qu'il n'est pas « né » ; ne portant pas le nom de ses frères, il n'a pu hériter de leurs parchemins, les hommes ayant l'habitude d'en construire les instruments sonores que l'on sait. L'âne, son frère, jouit même du triste privilège d'être « tambouriné » durant sa vie et après sa mort (Guénon).

Le mulet n'a pas la fougue, le courage bouillant du cheval, mais il possède le sang-froid, le courage réfléchi. D'ailleurs, on envisage trop souvent à ce propos le mulet mal nourri, peu soigné, pelé, galeux, avachi. « Si je veux peindre un coursier, écrivait Beaumarchais (2), et me fournir une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre et vieux, gémissant au timon du fiacre ou trottinant sous le plâtrier qui siffle ? » De même il faut considérer comme modèles de mulets les sujets fins, légers, graciles des pays septentrionaux ou les solides et puissants élèves de notre Poitou.

La résistance du mulet à la fatigue est proverbiale. Parmi les troupes alpines, pendant quatre mois par an, il couche dehors par tous les temps et les reconnaissances, les marches,

(1) TOUSSENET, *L'esprit des bêtes*.

(2) Lettre-préface du *Barbier de Séville*.

les constructions ou réparations de routes nécessitent son emploi journalier sous des charges de 130 à 180 kilogr. Ces animaux couchent dans la boue, dans la neige, passent les nuits dans des ravins où la température nocturne descend au-dessous de zéro, après avoir supporté dans la journée 40° en plein soleil ; au moment de bâter, au lever du jour, les muletiers trouvent une couche de glace sur le dos de leurs animaux. Malgré ces variations de température, malgré la pluie, la neige, le mulet n'est jamais malade. Il blesse cependant parfois sur le dos et le garrot et souffre de prises de longe, coups de pied, etc.

Les anciennes diligences d'Espagne étaient traînées par des mules attachées entre elles et au limon par de simples cordes. A l'apparence du moindre danger, un cri du muletier en chef (*mayoral*) suffisait à les contenir et à les diriger ; lorsque l'ardeur des mules se ralentissait, le postillon (*zagal*) s'élançait du brancard, où il restait en sentinelle, excitait les animaux de la voix et du fouet, puis retournait à son poste. Avec ces simples moyens de contention et de direction, les attelages parcouraient les passes les plus abruptes et les chemins les plus dangereux.

Les mulets circulent librement sur les chemins escarpés les plus étroits. Sur le bord des abîmes, dans les sentiers à pic, ils descendent lentement, regardant et tâtant le terrain ; en cas de chute, ils essaient de rassembler les quatre membres en les fléchissant sous le corps, ramènent la tête près du poitrail et, formant boule, tombent, roulent et arrivent au fond du ravin, où on les trouve parfois paisiblement occupés à brouter quelques touffes d'herbe (1). Les batteries alpines utilisent, nous l'avons vu, avec profit les mulets, et ces courageux animaux accomplissent de longues étapes avec un chargement pesant. Le mulet traverse aisément les cours d'eau et les bras de mer.

(1) Le rapport officiel du général commandant l'expédition de Madagascar mentionne cette phrase : « Les mulets savaient tomber au fond des ravins d'une si habile façon que, même pour les coffres chargés d'obus à mélérite qu'ils portaient, il n'en résultait ni dégradation ni accidents. »

**Fond. Vitesse.** — Le fond du mulet est des plus remarquables, et sa résistance à la fatigue peut atteindre les extrêmes limites. Le mulet arabe marche l'amble et parcourt ainsi des distances considérables. Dans la Kabylie, on l'emploie au bât, et un petit mulet arabe peut porter 150 kilogr. d'huile sur son *barda*, et quelquefois son maître en surcharge.

Comme service de trait, les mulets possèdent également une grande valeur ; en Algérie, en Tunisie, au Mexique, on les utilise concurremment avec les chevaux, en réalisant au trot des vitesses de 12, 14 et même 16 kilomètres à l'heure, par des chemins défectueux ou défoncés.

**Services du mulet.** — On classait autrefois les mulets propres au service de l'armée en deux catégories : 1° mulets de matériel ; 2° mulets de caisses.

Les *mulets de matériel* sont courts, fortement charpentés, à membres épais. Leur chargement normal va de 105 à 120 kilogr., plus le bât qui pèse une trentaine de kilogr. Ce chargement tout en hauteur élève fortement le centre de gravité et subit pendant la marche en montagne un ballant énorme qui cause de nombreuses blessures du dos et du garrot. Souvent, dans les endroits très escarpés, la charge, attirant le mulet en arrière, provoque sa chute par un panache renversé. Aussi doit-on parfois, pour franchir ces passages, atteler des servants en avant du mulet pour équilibrer les tractions en arrière.

On comprend facilement quelle puissance doivent avoir les membres pour permettre à l'animal de se cramponner afin de résister à l'entraînement de la charge et quelle rigidité présente la colonne vertébrale pour ne pas fléchir sous le poids considérable de cette charge.

Sur les routes, on monte quelquefois les pièces sur leurs roues et on les fait tirer par deux mulets. Mais ce fait est exceptionnel, et, dans ce cas, les mulets transformés en animaux de trait portent en outre les sacs des hommes fatigués.

Les *mulets de caisses* portent les caisses de munitions, de vivres, la forge, etc. On recherche moins le gros et souvent on passe sur un rein un peu long, une poitrine moins profonde. Cependant, comme, dans une pièce, trois mulets suffisent

pour porter le matériel, parmi les sept autres il s'en trouve trois ou quatre qui sont aptes à remplir le même office en cas d'indisponibilité des titulaires.

Nous avons vu plus haut combien les services du mulet s'étaient généralisés depuis la Guerre européenne : mulets de mitrailleuses, mulets de voiturerettes, mulets de caisson, mulets de chariots de parc ont multiplié leurs efforts et leur dévouement.

Les mulets, autrefois utilisés dans les quatre formations : *batteries de montagne*, *batteries alpines*, *train des équipages*, *service médical* (cacolets et litières), ont été recherchés pour les sections de mitrailleuses dont tous les régiments d'infanterie sont largement dotés. Puis le développement formidable des voiturerettes à deux roues a puisé dans leurs effectifs. Le gros trait (service routier, transports militaires) (fig. 15) emprunte ces attelages, et l'on peut dire que le mulet est désormais utilisé à la *selle*, au *bât*, au *gros trait*, au *trait léger*, à l'*attelage de luxe*. Une telle généralisation de ses services justifie le titre de cet ouvrage et montre les débouchés rémunérateurs que peut envisager cette spéculation zootechnique.

**Mulets et bardots.** — Les mulets résultent de l'accouplement de l'étalon-âne avec la jument. Les bardots, beaucoup plus rares, sont les produits de l'alliance de l'étalon-cheval avec l'ânesse et se distinguent des mulets par une taille en général plus réduite. Il est cependant difficile d'établir des distinctions précises entre ces deux types d'hybrides, la fusion des caractères paternels et maternels s'effectuant différemment d'après les puissances héréditaires mises en présence.

La production des bardots ne présente d'ailleurs qu'un faible intérêt zootechnique, leur élevage étant assez peu pratiqué ailleurs qu'en Sicile, où il est commun de voir utiliser ces animaux, désignés sous le nom de *casa mulo* (mâle) et *casa mula* (femelle). Ils servent dans la région des solfatares à transporter des pains de soufre. On en rencontre quelques types en Corse et dans les Basses-Alpes. Les oreilles du bardot sont moins longues que celles du mulet, sa crinière plus fournie.

## CHAPITRE II

## RACES DE MULETS

**Généralités.** — Les variétés de types de mulets ne peuvent être établies qu'en se basant sur les différences de taille et de corpulence, étant donnée l'extrême variabilité des caractères zootechniques qu'entraîne leur production par hybridation.

Les plus beaux types sont originaires du Poitou ; le mulet produit en Savoie est un peu plus léger que le poitevin, plus long de rein, plus grêle de membres. On en élève, ainsi que nous le verrons plus loin, dans tout le midi de la France, en Corse, en Dauphiné, etc.

Les mulets de l'Orient et du nord de l'Afrique, issus de croisements entre des ânes et des juments d'une taille plus faible que leurs congénères européens, présenteront une moindre élévation au garrot et une réduction du squelette.

Les races de mulets légers : algérien, italien, mulet du midi de la France, etc., offrent une conformation en général svelte et élancée. L'encolure est grêle, avec la tête parfois forte, le dos droit, la croupe courte et tranchante, les membres secs et nerveux. Ces animaux, malgré leur taille réduite, sont forts et courageux ; les allures peuvent être rapides : il n'est pas rare de leur voir porter un poids de 150 à 200 kilogr.

Nous étudierons successivement les variétés de mulet africain, américaine, européenne, etc.

## I. — MULETS AFRICAINS

**Aire géographique.** — L'âne d'Afrique, prototype d'une des variétés du genre, rencontrant dans le Nord-Afrique le cheval asiatique ou le cheval barbe, on devait constater en ces régions l'existence de mulets qui empruntaient à la sveltesse de ces chevaux, à la faible taille de l'âne africain, un format réduit, une conformation souple, gracieuse.

En fait, les mulets africains sont du type léger. Ils peu-

plent surtout les régions de l'Afrique septentrionale où le cheval prospère, où l'âne est utilisé, contrées privilégiées où les tendances commerciales des indigènes, quelque esprit de négoce, ont fait apprécier les services du mulet, porteur idéal dans ces pays peu peuplés à transports longs et difficiles, principalement en Abyssinie, Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc, etc.

## Mulets abyssins.

Montaigne, dans ses *Essais*, parle de ces animaux et note que « les Abyssins affectent par dignité et pompe de monter de grandes mules ».

Les mulets de l'Abyssinie sont en effet de conformation élégante et svelte. Leur élevage se poursuit suivant des modes rationnels dont la simplicité n'exclut pas la logique. Souvent ils marchent en troupeau derrière un cheval monté servant de conducteur ; jamais bridés, ils sont attachés par des cordes reliant, au-dessus des jarrets, les membres latéraux solitaires.

La mule est la monture ordinaire des Abyssins. Les *ras abyssins* montent habituellement des mules ; leur cheval suit, conduit en main ; ils ne l'enfourchent qu'au moment du combat. L'importance des chefs se mesure au nombre des timbaliers qui les précèdent, montés sur des mules. Ces précieux auxiliaires portent également les bagages et les vivres des armées (1).

Nos armées les utilisèrent avec succès pour la seconde campagne de Madagascar, concurremment avec nos sujets algériens. Leur caractère rude rendit les premières opérations difficiles. Ils n'avaient jamais été ni bridés, ni ferrés, ni attachés, ni montés, et, mis pour la première fois à la corde, ils rompirent leurs entraves en ruant et se cabrant. Mais, au bout de quelques jours, assagis et calmes, ils supportèrent leur charge aisément, bien que l'insuffisance du matériel ait obligé à confectionner des bâts avec le bois et la toile des caisses

(1) C. MONDAN, *Voyage en Abyssinie*.

d'emballage, après l'échec lamentable des voitures Lefèvre dont les brancards métalliques évidés cassaient sans qu'il fût possible de les réparer sur place.

Le Génie, rappelons-le, a doté actuellement nos armées d'un type de voiturette excellent par sa légèreté, sa solidité et son adaptation à la traction du mulet.

Un certain nombre de ces mulets abyssins fournirent aux officiers d'excellentes montures, dont la sobriété et l'endurance furent plus d'une fois remarquées.

On constata parmi ces sujets une mortalité assez élevée, mais pour des causes étrangères à leur rusticité; quelques-uns moururent durant le transport ou succombèrent aux suites de « coliques de sable ». Entassés à Obok, avant l'embarquement, dans des enclos, ils absorbèrent du sable pendant leur séjour prolongé. La morve, propagée par des mulets algériens achetés trop précipitamment, et dont l'effet sur le mulet est toujours mortel, en fit périr beaucoup.

Enfin il faut songer à la besogne accablante et pénible qu'accomplirent bravement ces animaux durant la campagne de Madagascar. Surmenés, épuisés, leur ration descendit peu à peu de 4 kilogr. à 3<sup>ks</sup>,20 d'orge et souvent de riz non décortiqué (paddy), sans foin, ni herbe; ils accomplissaient cependant quinze à vingt heures de travail par jour.

### Mulets algériens.

Nos colonies nord-africaines constituent des réserves précieuses de production du mulet dont les services sont estimés et généralisés.

Les mulets algériens du type léger empruntent à leurs deux souches une conformation élégante et fine, un tempérament rustique et sobre.

Ils servent ordinairement de monture, de porte-bât aux indigènes qu'ils conduisent aux marchés. Qui n'a pas vu, dans les ruelles des villes arabes, ânes ou mulets chargés du bardâ et portant, en outre, leurs propriétaires assis sur la croupe, les pieds traînant à terre? Les juifs algériens utilisent couramment ces animaux qui accomplissent parfois des raids sensationnels.

Un mulet appartenant à un juif d'Aumale franchissait en douze heures, toutes les semaines, les 135 kilomètres séparant cette ville de Bou-Saâda, se reposait six heures pendant le marché et repartait pour Sidi-Aïssa distant de 100 kilomètres (A. Guénon).

Dans la Kabylie, les mulets servent plus particulièrement de porte-bât; ils transportent aisément 150 kilogr. d'huile vers les postes du Sud et retournent chargés de ballots de laine.

L'Arabe n'enfourche guère le mulet; il monte en bardâ, les jambes pendantes, et active sa bête avec la matraque et de brutales secousses du mors qui perdent rapidement la bouche des mulets. Le mors arabe, véritable instrument de torture, les blesse douloureusement.

Certains cheicks de la province de Constantine chassent cependant le perdreau montés sur des mulets dociles qu'ils conduisent, rênes libres, par des tapes sur l'encolure (1).

En général, le mulet arabe marche l'amble, conséquence de l'entrave latérale qui lie ses membres dès sa jeunesse. On sait que cette allure bercée, si désagréable pour les cavaliers habitués au trot enlevé, est recherchée en Afrique et dans tout l'Orient pour les longs parcours durant lesquels le voyageur peut somnoler; nos anciens bidets normands, bretons, qui conduisaient les herbagers aux pacages vendéens ou poitevins pratiquaient cette allure pour le même motif.

Attelées aux diligences, les mules algériennes se montrent sans rivales.

Nous avons déjà parlé des services du mulet dans les compagnies montées de la Légion étrangère à Aïn-Sefra, Mecheria, Geryville, Aïn-ben-Khelil, etc. En 1882-1883, les colonnes mobiles du général de Négrier comptaient des compagnies montées à dos de mulet qui joignirent et battirent les goums arabes autour de Figuiet et d'Aïn-Chair. La supériorité du mulet comme monture d'infanterie montée peut se concevoir; c'est un animal calme, peu impressionnable, qui aime à rester

(1) A. GUÉNON, *Le mulet intime*.



en groupe, facile à monter, aisé à nourrir, peu coûteux, exigeant le moins de soins, chargé rapidement, etc. Le train des équipages d'Algérie, l'artillerie coloniale ne possédaient avant la Guerre que des mulets; les cadres seuls montaient des chevaux.

Pendant les guerres coloniales, les mulets algériens ont montré une supériorité incontestable tenant surtout à leur adaptation aux climats chauds ou variables. Cependant quelques auteurs leur reprochent leur conformation trop gracile, trop « gazelle », et un caractère parfois sauvage et indocile, bien que la rétivité devienne actuellement l'exception.

L'histoire de la conquête de l'Algérie illustre brillamment la monographie du mulet arabe.

Après la prise d'Alger, le 9 juillet 1830, six années de lutte constante n'apportaient pas la pacification. Dès son arrivée (juin 1836), le général Bugeaud supprime les fortes colonnes, les convois d'artillerie, les trains régimentaires; il veut accentuer l'activité, la vitesse de ses troupes qui seules permettront d'atteindre un ennemi dont la mobilité déjouait tous les plans. « Les mulets, les chevaux porteront munitions et vivres, les tentes serviront de bâts et de sacs », décida le général. La suppression de l'artillerie contrariait les principes admis; cependant on ne conserva que les batteries de montagne portées à dos de mulet, brigades de mulets militairement organisées permettant de se passer des habitants du pays et de se porter partout avec rapidité (1). Bientôt la victoire de la Sikak justifiait ces théories. Au printemps de 1840, l'administration militaire réunissait en Algérie 2 600 mulets; mais un an après, en mars 1841, au moment de partir en expédition, il n'en restait plus que 600 dont les deux tiers à peine étaient valides.

On réquisitionna tous les mulets d'Alger et du Sahel, et le général Bugeaud, en dépit des récriminations, décida que tous les chevaux de troupe conduits en main porteraient un sac de riz ou de farine de 60 kilogrammes.

Dès lors nos colonnes purent inquiéter l'ennemi, le harceler

(1) CAMILLE ROUSSET, *L'Algérie, de 1830 à 1840*.

sans relâche. Partout, parmi les vallées du Tell, dans les gorges de l'Atlas, les mulets transportèrent les batteries, les



Fig. 16. — Mulet arabe.

munitions, les vivres, les blessés, concurremment avec les chameaux.

La mobilité de nos troupes fut encore accrue; aux colonnes mobiles succédèrent les colonnes légères qui gagnèrent le Sud. En 1843 on constitua des cavaliers-fantassins montés à mulet, puis les colonnes chamelières du général Marey. Dès août 1856,

grâce aux précieux secours des mulets, l'Algérie entière était soumise.

Les mulets algériens participèrent également avec succès à la campagne de Madagascar, bien que beaucoup de mulets kabyles achetés trop jeunes et hâtivement aient été insuffisamment dressés et entraînés. Après la campagne, les mulets réformés ou blessés restèrent dans l'île et s'acclimatèrent aisément. La Guerre européenne enfin consacra définitivement la gloire et le dévouement du mulet en campagne.

Les mulets arabes ne pèsent guère que 280 à 300 kilogr. ; ils ne peuvent évidemment pas porter les charges élevées de notre superbe poitevin pesant 400 kilogr. et plus. Les mulets kabyles étaient achetés autrefois par les services de l'armée 450 francs à quatre ou cinq ans et réformés à seize ans pour 125 francs ; l'amortissement annuel était faible. Ces prix s'étaient sensiblement élevés avant la Guerre et la demande considérable des Remontes a amené une plus-value élevée qui s'accroîtra encore après la conclusion de la paix.

#### Mulets tunisiens.

Les mêmes caractéristiques, les mêmes qualités s'observent chez les mulets tunisiens qui participèrent également à la conquête de notre colonie nord-africaine.

Dès le début de l'expédition, des convois de mulets arabes furent rassemblés à Souk-Ahras ; les muletiers indigènes s'engageaient pour la durée de la campagne avec leurs portebât. Les soins que ces convoyeurs prodiguaient à leurs animaux, leur douceur furent observés par nos officiers. Au bivouac, les mulets tunisiens réunis restaient placidement près de leurs maîtres sans être entravés.

Dans toute la Régence pacifiée, le mulet est utilisé avec l'âne et le cheval barbe. Les mulets tunisiens portent le bardâ, les couffins ou traînent les arabas aux roues peinturlurées.

Leur docilité, leur sobriété sont conformes aux traditions séculaires. Le type de Djerba est particulièrement recherché.

Les marchands des souks, les artisans, les nomades, les uti-

lisent ; les notables les recherchent. Les curieuses voitures archaïques qui, à Tunis, stores rigoureusement baissés, transportent les femmes des harems au bain, au cimetière, sont traînées par de jolies mules. On ne voit guère, comme chevaux de place, que les poneys des cochers maltais. Les grands chefs religieux paraissent, lors des cérémonies cultuelles, montés sur des mules richement harnachées, pomponnées, garnies au cou des amulettes des marabouts.

La valeur des mules tunisiennes est attestée par ce fait que leur prix est généralement supérieur à celui des chevaux. Alors qu'un cheval valait 300 à 400 francs, la mule était payée 500, 600 francs et plus.

#### Mulets de Madagascar.

Parmi les types africains, mulets du Soudan, de l'Afrique équatoriale, orientale, etc., les sujets de Madagascar méritent une mention spéciale.

Nous avons noté déjà les services rendus par ces courageux auxiliaires dans la conquête de l'île. Madagascar pacifié, les mulets fatigués, blessés, réformés furent vendus aux insulaires. Ils ont en général bien réussi, malgré une grave épidémie de morve qui sévit à Majunga, et le repos, le régime du vert, une alimentation copieuse au paddy surent redonner des forces à ces animaux que les Malgaches montent volontiers, abandonnant cette fois les célèbres *bourjanés*, les indigènes porteurs.

Le climat de l'Afrique orientale ne paraît pas contraire au mulet. A Diego-Suarez existaient déjà des mulets d'artillerie réformés qui vécurent fort vieux (1).

Le mulet pouvait, dans l'île, se trouver cependant en conflit avec le zébu, le bœuf à bosse, ressource précieuse insuffisamment connue et exploitée et que les colons commencent à dresser au bât, à l'imitation des peuples de l'Inde.

Lors de la campagne de 1885, un mulet de Buenos-Ayres appartenant à nos convois fut capturé par les Hovas. Son caractère emporté le signala à la superstition des indigènes qui

(1) Dr HOCQUART, *L'expédition de Madagascar*.

l'emmenèrent en grande pompe à Tananarive et le surnommèrent *Rha-Mulet*, « Monsieur le Mulet ». E. Grosclaude rapporte que les Sakalaves appellent encore avec respect ces hybrides : Rha-Mulet. C'est un hommage évident aux vertus du mulet.

## II. — MULETS D'AMÉRIQUE

Les deux Amériques utilisent couramment le mulet.

Les types les plus estimés sont ceux du Mexique, de Buenos-Ayres, de la Guadeloupe, etc.

L'Amérique du Nord recense plus de 3 millions de mulets. Les États-Unis honorent et généralisent les services du mulet et pratiquent cet élevage judicieusement sans pouvoir égaler cependant la perfection de nos poitevins. Beaucoup d'élèves sont importés, notamment à la Guadeloupe.

Dans le Kentucky (États-Unis), on produit avec succès ces hybrides. On distingue les gros mulets ou mulets à sucre, réservés à la culture de la canne en Louisiane, et les moyens, ou mulets à coton, destinés aux cultures cotonnières du Sud-Est. Dans les écuries, les baudets sont soignés à la manière des chevaux ; soumis à un léger exercice, ils montrent un excellent caractère.

Lors des guerres de conquête du Mexique, les Espagnols utilisèrent des compagnies montées à mulet. Les cavaliers espagnols accomplissaient ainsi de longues étapes, tenant en main leur cheval ; ils sautaient dessus pour charger dès que l'ennemi était en vue. Le mulet tenait le rôle moins glorieux, mais utile, de transporteur solide et résistant. Le souvenir de ses services s'est ainsi perpétué au Mexique où il sert de monture aux habitants, l'armée presque seule utilisant le cheval. Les diligences sont tirées par des mules qui marchent à une allure enviable. Aucun animal n'est comparable au mulet mexicain : il les vaincra tous dans une longue course ou de durs travaux. Robuste, nerveux, il résiste aux fortes chaleurs, traverse sans en souffrir les régions les plus torrides, les sols les plus tourmentés, effondrés, accablé de pesants fardeaux ou traînant des voi-

tures lourdement chargées (1). Les mulets fournissent cette tâche malaisée en ne mangeant souvent qu'une seule fois par jour ; 3 kilogrammes de maïs et 6 kilogrammes de paille constituent une ration de choix.

Les États de l'Amérique Centrale possèdent un effectif élevé de mulets.

À la Guadeloupe, les mulets effectuent des étapes que refuseraient bien des chevaux ; ils trottent parfois à l'égal des steppers américains et galopent même avec aisance et souplesse (2). La Guadeloupe compte 8 000 mulets, remarquables par leur taille, leur force, leur élégance.

Le mulet de Buenos-Ayres, également d'origine espagnole, est célèbre par ses qualités foncières, sa stature gracieuse et, parfois, son caractère sauvage, indocile.

La robe est communément isabelle avec les raies cruciales noires et quelques zébrures. L'ensemble révèle une grande perfection de lignes qui évoque la beauté du zèbre ou de l'hémione.

L'intelligence du mulet est parfaitement connue des muletiers brésiliens qui déclarent : « Ne recherchez pas la mule dont le pas est le plus rapide, mais *la mal racianal* », littéralement : « celle qui raisonne le mieux ».

## III. — MULETS D'EUROPE

Laissant de côté les mulets d'Asie dont l'étude dépasserait le cadre de cet ouvrage, nous examinerons avec quelque attention les mulets européens en décrivant les variétés les plus célèbres d'Italie, d'Espagne et de France.

### Mulets italiens.

L'utilisation du mulet en Italie remonte fort loin. Les plus anciens documents indiquent son emploi trente-quatre années avant Jésus-Christ (Pietrement). Le dictateur Sulpicius Peticus

(1) LIGUSTIN, *Études sur le Mexique*.

(2) M. COUZIN, *Le bétail de la Guadeloupe*.

luttant contre les Gaulois, fit enlever les bâts de ses mulets et chargea les muletiers montés de fondre sur l'ennemi (359 avant J.-C.), stratagème qui fut employé également par Marius contre les Teutons et par César devant Gergovie. Les conquêtes des Romains aidèrent puissamment à répandre le mulet en Gaule, en Ibérie et dans tout le sud-ouest de l'Europe.

Ce passé militaire aboli, les mulets italiens conservèrent leur rôle utilitaire; ce sont les auxiliaires précieux des artisans, des cultivateurs, et leur effectif atteint la moitié du contingent hippique.

En Sicile, les petits mulets transportent par des sentiers escarpés des pains de soufre de 120 kilogrammes.

L'armée les emploie largement. Bien avant nous, les batteries alpines utilisaient leurs services. En 1792, l'armée d'Italie ne disposait pas des mulets nécessaires à son artillerie, et ce fut l'armée piémontaise qui dut fournir, de force, ses attelages de mulets et ses pièces à nos généraux (1).

Ainsi furent constituées les premières batteries à mulets.

En 1795, nous ne possédions encore que 18 de ces pièces.

Nous avons largement, depuis lors, développé ces formations. Les chapitres précédents ont montré l'emploi considérable et heureux du mulet durant les campagnes d'Algérie, de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar et durant la Guerre européenne.

Par décision du 18 février 1897, le gouvernement italien prescrivit aux officiers d'artillerie de montagne de se pourvoir d'un mulet en remplacement d'un cheval de service.

Les classes aisées l'utilisent même parfois comme monture, à l'exemple des seigneurs d'autrefois et des dignitaires ecclésiastiques.

Rappelons ici la préférence dont jouissaient les mules à la cour des papes. L'étiquette de la cour papale proscrivait les sujets castrés, et les mulets mâles laissant craindre quelque indocilité, on recherchait les mules. Les grands d'Italie et d'Espagne observèrent fidèlement cet usage, et c'est à ce trait

(1) Commandant ROUQUEROL, *L'artillerie au début des guerres de la Révolution.*

curieux que serait due, affirme-t-on, la plus-value des mules constatée encore aujourd'hui.

### Mulets espagnols.

Si l'industrie mulassière n'existait pas de temps immémorial en Espagne comme chez leurs voisins des Baléares, on peut dire néanmoins qu'elle a été introduite pendant la domination romaine, que les Espagnols supportèrent pendant plus de six siècles (de 201 avant J.-C. au ve siècle de notre ère).

L'Espagne de Cervantès, de don Quichotte et de Sancho Pança est pour ainsi dire la terre classique du mulet. Développée déjà à l'époque gallo-romaine, cette production prospéra largement au point de nuire à la production chevaline.

Sous Philippe IV, on aurait pu à peine trouver 80 000 chevaux pour l'armée; aux approches de la guerre de l'Indépendance américaine, il en restait à peine 8 000 capables d'un service militaire. La multiplication des mules avait presque anéanti la race des bons chevaux dans les deux Castilles, la Galicie, les Asturies.

En 1797, la disette de chevaux produite par la guerre d'Amérique ne put être comblée et les cavaliers enrôlés restaient trois ou quatre années à pied avant de disposer d'un cheval devenu vacant.

L'Espagne, fière de cette production, conservait jalousement la propriété exclusive de ses baudets, de même qu'elle interdisait l'exportation des moutons mérinos. C'est sous le règne de Philippe V que la prohibition relative aux baudets fut levée. A cette époque, les mulets servaient uniquement aux équipages de luxe. Philippe V possédait « six carrosses attelés de six mules chacun, avec des traits en cordon de soie, le cocher monté sur une mule et un postillon ».

Pour suffire aux demandes, on consacrait exclusivement les plus belles juments aux haras de mulets qui s'établissaient partout. La production de ces haras étant insuffisante, 20 000 mulets passaient chaque année de France en Espagne; aussi les chevaux dégénéraient-ils à cause de « l'extravagante

multiplication des mules ». En Andalousie, cependant, les règlements interdisaient la saillie des juments par des ânes, et dans cette seule province les chevaux ont conservé leur beauté. C'est seulement lors de l'occupation française, sous le règne de Joseph Bonaparte, que l'usage du cheval vint lutter contre cette faveur.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vu, les coches, malles-poste étaient tirés par six mules, attachées au timon par de simples cordes, obéissant docilement aux cris du *mayoral* (muletier en chef) et excitées, lorsque leur ardeur faiblissait, par le *zagal* qui s'élançait du brancard où il reposait et courait après l'attelage en agitant un fouet.

On pouvait constater la survivance de ces coutumes au XIX<sup>e</sup> siècle. Amédée Achard parle, en 1846, de la diligence de Saint-Jean-de-Lutz à Irun, tirée par des mules, dix bêtes sèches, nerveuses, violentes, liées deux à deux par un réseau de cordes inextricables où n'apparaît pas la moindre bride. Entre toutes ces mules, il y a un cheval. L'attelage court à la voix, excité par trois conducteurs : le postillon à cheval en tête, le *mayoral* sur le siège et le *zagal* assis sur le brancard. Ce dernier appelle à l'aide les muletiers que le hasard conduit sur la route, et les coups de bâton pleuvent comme grêle.

A l'époque actuelle, en certaines régions, ces mœurs curieuses ont subsisté.

« A Martorell, nous sautons dans une guimbarde attelée de sept mules ; les dames dans l'intérieur, les messieurs sur l'impériale, et me voilà dans la *delanteria*, une manière de banquettes accrochée tant bien que mal derrière les mules. Une fois perchée sur ma planche, je me demande à quoi je tiendrai ; elle, par exemple, ne tient à rien. Le *mayoral*, un gros homme en veste courte et brodée, dont l'emploi se borne à tenir les rênes, la gorra sur la tête, monte et se carre à ma droite ; un long abbé, l'air doux et patibulaire, s'établit à ma gauche ; un garde civique se campe en travers ; deux ou trois paysans s'étaient sur nos pieds. Le *zagal*, le coureur, gaillard bien découpé, une écharpe rouge autour des reins, les favoris crépus, les yeux flamboyants, la bouche richement endentée, pose son



Fig. 47. — Mules du Pailon exportées en Espagne.

pied chaussé d'*alpargatas* (1) sur le rebord de la delantera; d'une main il attrape le cuir qui nous sert de couvercle, de l'autre il fouette l'air de sa gaulle. Une descente, un vrai casse-cou, dévale devant nous; les deux mules de derrière, pour peu qu'elles prennent des gaietés champêtres, nous enverront leurs quatre fers dans la figure; celles de devant ruent et dansent avec des ondulations de queue, avec des soubresauts de croupe qui me donnent le frisson. — Se vellano, se vellano, se vellanoôôô! — crie le zagal d'une voix éclatante. Les sept mules qui s'enlèvent partent comme des enrégées: — Para Salô, para Salô, hup, huppa la Monterrâ â à! brrr! Nous sommes en bas, nous avons nos têtes, nos jambes, l'essentiel, je respire. Et une fois que j'ai respiré, je vous déclare que rien n'est joli comme cet attelage, que rien n'est enivrant comme cette course folle, que rien n'est gracieux comme le harnais des mules: pompons, rubans, clochettes, et cette figure qu'elles ont, moitié sauvage moitié civilisée, avec leur dos rasé, leur queue pelée, et les bizarres dessins qu'y a tracés le rasoir des zingari. Nous tenons la plaine, les sept mules galopent de bon accord.

« Cependamment le zagal, tantôt en l'air, tantôt par terre, court, crie, manie son fouet qui serpente, jette des pierres à la *Coronella*, sa mule de pointe; celle-ci bondit, se retourne, et cailloux de voler: — Giâ, giâ, giâ! Favretô, favretô, favretô! Nous croisons les *tartanes*, sorte de chariots entoilés d'un berceau de sparterie que traînent deux mules à la file. »

Ces mules espagnoles sont souvent rétives, comme le rappellent ces extraits. « Nous avons relayé; des mules ont remplacé nos chevaux. L'une d'elles, *Majorquina*, la tête entortillée d'un capuchon, se dresse debout; le dernier trait mis et la toile arrachée, *Majorquina* s'enlève des quatre jambes par-dessus les cordes, par-dessus le timon, d'avant, d'arrière. Coups de fouet, coups de voix. La bête enrégée volerait plutôt que de toucher terre; on se met trois, on se met quatre, on la saisit au risque de la vie, la voilà partie; une fois dans la bonne voie, elle y restera, sauf les écarts, et sauf

(1) Souliers de ficelle, espadrilles.

qu'elle se précipite en forcenée dans chacune des auberges qui s'échelonnent devant nous. Aussi, dès que pointe à l'horizon l'une ou l'autre de ces petites cases rabattues vers le sol, dont la chambre pauvre et nette offre au voyageur la gargoulette pleine d'eau fraîche avec les minces galettes arabes, dès qu'on voit, dans le désert où nous emportent nos mules, scintiller ce mur blanc, d'un bond notre zagal saute à terre: — *Majorqui, Majorquina! Vellotè la casa* (1)! — Un caillou à son adresse, *Majorqui* s'efface, évite le caillou, fait une poussée du côté de la *casa*, reçoit un moellon, et retourne à la vertu. »

Aux Baléares, la production du mulet, établie de longue date, fut toujours florissante.

Dans l'île Majorque, les mules sont utilisées couramment par les touristes, les voyageurs. Le mulet de tête s'arrête à chaque carrefour et attend un geste du guide pour s'engager dans la bonne voie. Ces animaux sont tenus sans bride, et munis d'un simple caveçon, sans longe ni rênes, avec un anneau d'attache.

Les équipages des mules des tramways de Barcelone ont été ainsi conduits longtemps sans bride; les rênes s'attachaient de chaque côté à l'anneau du caveçon.

L'Espagnol estime fort les mérites du mulet, et c'est exceptionnellement qu'il prodigue à ce dévoué serviteur les traitements cruels que Brehm a signalés.

« L'Espagnol, très fier de ses mules, déclare le célèbre naturaliste, les nourrit en abondance, mais il exige un service soutenu, et roue de coups de bâton, de coups de pied et frappe même de coups de couteau l'animal insuffisamment docile (2). » Un traitement, également tout spécial et basé sur des châtiments corporels, accoutumerait les mules à dresser l'oreille à l'appel de leur nom; ce baptême terroriste doit être accepté sous toutes réserves.

Les Espagnols pratiquent actuellement cet élevage avec attention et sollicitude. Leurs baudets de Catalogne viennent

(1) *Majorquina! Veille-toi la maison.* (Attention à la maison.)

(2) BREHM. *La vie des animaux.*

en France saillir nos juments du Midi. Le commerce, l'agriculture transpyrénéenne se servent intelligemment du mulet qu'on rencontre sur les pistes montagneuses, à travers les champs, dans les rues citadines, les usines ou les fabriques de cigares. Gros trait, trait léger, diligence, tramway, fardier, lui conviennent également ; les équipages aristocratiques recherchent les mules (1).

Au Portugal, on observe des faits analogues. Le mulet est grandement estimé pour le service du trait, du bât, etc.

Les tramways de Lisbonne, les compagnies de transport l'emploient à la traction. Au centenaire de Vasco de Gama (mai 1898), à Lisbonne, le carrosse royal était attelé de quatre mules fines et nerveuses.

Un sportsman de Lisbonne accomplit ces dernières années le parcours Lisbonne-Paris (3 000 kilomètres) en 124 jours sans relai, avec un attelage de six mules traînant une malle-poste.

Nous parvenons maintenant aux mulets de France, dont l'élevage, poursuivi rationnellement, a produit des sujets de choix universellement réputés.

La description des mulets du Poitou, du Midi, des Alpes, etc., servira donc à préciser l'étude de l'élevage du mulet. Aucun exemple ne pouvait être mieux choisi.

(1) Tous les Parisiens se souviennent des deux mules de M<sup>me</sup> Réjane qui conduisirent longtemps la célèbre artiste dans les rues de la capitale.

## TROISIÈME PARTIE

### L'ÉLEVAGE DU MULET

#### I. — L'INDUSTRIE MULASSIÈRE EN FRANCE

**Généralités.** — La production du mulet suppose l'existence, côte à côte, des deux souches capables de fournir les deux procréateurs de cet hybride : le baudet, la jument mulassière.

Il convient donc d'élever les plus beaux sujets dans chacune des deux branches. C'est la pratique suivie au Poitou où la race chevaline mulassière, la race asine poitevine sont attentivement exploitées.

Nous insistons à nouveau sur l'intérêt considérable que présentera, après la Guerre, cette spéculation zootechnique et sur les revenus élevés qu'on en peut attendre.

L'examen des modes d'élevage judicieux est donc d'un intérêt essentiel.

**Historique.** — L'industrie mulassière, pratiquée depuis la plus haute antiquité, prospère actuellement, autour du bassin méditerranéen, avec extension en Gascogne et en Poitou.

C'est dans cette dernière région — et spécialement dans la zone d'origine jurassique — que sont obtenus les produits les plus remarquables.

Leur réputation est très ancienne : dès le x<sup>e</sup> siècle, les prélats italiens réclamaient des « mules magnifiques » aux comtes du Poitou.

François Villon, dans ses *Ballades* et ses *Repues franches* (1456), parle couramment du mulet et de l'âne employés comme monture :

Je congnois bien mouches en laict,  
Je congnois à la robe l'homme,

Je congnois cheval du mullet,  
Je congnois leur charge et leur somme,  
Je congnois tout fors que moy-mesme.

(Ballade des Menus propos.)

Et plus loïn :

Il n'a ne jument ne cheval,  
Il va a pied, par faulte d'âne.

(Les Repués franchises.)

En 1498, Louis XII et sa suite, se rendant en pèlerinage de Chinon à Angers, préférèrent aux beaux chevaux des mules dont leurs devanciers n'eussent pas voulu pour leurs valets (1).

Brantôme rapporte ainsi l'ordre de marche du cortège du duc de Valentinois : « Devant lui marchaient 80 mulets fort beaux, chargés de coffres, dont les couvertures étaient aux armes du duc ; après venaient 24 autres mulets avec des couvertures rouge et jaune, qui était la livrée du roi ; suivaient encore 12 mulets avec des couvertures de satin jaune ; puis venaient 10 mulets ayant des couvertures de drap d'or ».

« Le roi Louis XII, quittant son palais pour montrer l'honneur et la révérence qu'il avoit à la justice, se retira au Bailiage, et pource qu'il avoit les gouttes, il se promenoit sur un petit mullet dans les jardins, où il digeroit les affaires de l'État. Et lorsqu'il avoit besoin de bon conseil, il montoit au Parlement, demandoit avis et quelquefois assistoit aux plaidoiries, jugeoit les causes, son chancelier prononçant les arrêts en sa présence. A cette occasion, on avoit dressé, depuis le bas des grands degrés jusques en haut, une allée faite d'ais et planchée de nattes où son mullet le montoit pour le mener, peu après, jusqu'à la porte de la grand'chambre où les gentilshommes le prenoient et le portoient en place, sous son dais. »

Le mullet fut la monture ordinaire de nos aïeux. Quand un robin avoit affaire dans une maison, il faisait garder son mullet à la porte ; il en est resté cette vieille expression : « *garder le mullet* » : attendre longtemps quelqu'un avec ennui et impatience.

(1) Commandant PICARD, *Les origines de l'école de cavalerie*.

Du temps de Molière, c'était la monture des magistrats, des médecins et sans doute aussi des prélats, comme le rappelle ce vers de La Fontaine :

Le mullet d'un prélat se piquait de noblesse.

En France, à diverses époques, l'industrie mulassière subit de rudes assauts. En 1717, après la création des haras, cette production avoit une telle importance qu'elle inquiétait l'intendant général chargé de l'administration des haras, qui, par des réglemens prohibitifs, voulut empêcher son extension. On prescrivit ce règlement : « Les gardes-étalons ne pourront faire saillir par les *bourriquets* (ânes et baudets) aucune cavale au-dessus de quatre pieds, à peine de confiscation des *bourriquets* et de 20 livres d'amende applicable moitié au profit du dénonciateur et moitié au profit de la caisse des haras.

« Défense aux propriétaires des juments au-dessus de quatre pieds de les mener aux *bourriquets* à peine de confiscation des dites cavales, et de 20 livres d'amende applicable comme ci-dessus, si ce n'est en vertu de la permission par écrit du commissaire inspecteur »

Sous le ministre Bertin, la castration des baudets du Poitou fut même un moment décrétée. L'industrie mulassière française a triomphé de tous ces obstacles. Le mérite finit toujours par s'imposer (A. Guénon).

**Répartition.** — Centralisée en France dans l'ancienne province du Poitou et tout particulièrement les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée, la production mulassière s'exerce néanmoins dans un assez grand nombre de régions.

La population mulassière française s'élève à environ 200 000 têtes, très inégalement réparties. Elle est beaucoup plus dense dans les départements qui se servent du mullet que dans ceux qui le produisent.

D'après les statistiques agricoles, on comptait, avant la Guerre, 15 000 mulets ou mules en Vaucluse ; 14 000 dans le Gard ; 13 500 dans la Drôme ; 12 100 dans les Basses-Alpes ; 9 500 dans l'Hérault ; 9 500 dans les Landes ; 8 975 dans les Bouches-du-Rhône ; 8 400 dans les Hautes-Alpes, etc., alors qu'on n'en trouve que 6 900 dans les Deux-Sèvres et



1 200 dans la Vendée. Le reste du contingent est disséminé par petits effectifs dans les autres départements.

## II. — LE BAUDET

*L'étalon.* — L'âne-étalon employé à la production du mulet, le *baudet*, a la tête très forte, les oreilles épaisses et longues, tombantes, l'œil petit et ombragé, le corps trapu, la croupe arrondie, les membres volumineux terminés par des sabots petits. La couleur du pelage, très importante aux yeux des éleveurs, est le plus souvent de nuance foncée. Les baudets gris sont rejetés de la reproduction, comme donnant des mules de qualité inférieure. Ceux qui ont le bout du nez noir sont dits manquer d'espèce et produisent des mulets à poil noir zain (*bouchards*), moins estimés dans le commerce.

De grande taille, 1<sup>m</sup>,45 à 1<sup>m</sup>,50, les baudets les plus estimés ont des formes massives, des membres forts, des articulations volumineuses, une musculature puissante, un poitrail, des reins, une croupe larges, la côte bien arrondie.

L'encolure, toujours courte et forte, supporte une tête énorme et lourde, coiffée d'oreilles très longues, pourvues de poils longs et feutrés à leur intérieur.

Les yeux sont bordés d'un cercle blanc argenté entouré de marques de feu. Le bout du nez est également blanc argenté. La robe, noire, est plus claire sous le ventre et à la face interne des cuisses. La queue est peu garnie de crins, mais toutefois plus fournie que chez les ânes de race commune.

On a remarqué que l'engraissement des mulets issus d'un père à poil ras et dur était long et difficile, le contraire ayant lieu lorsqu'ils descendent d'un baudet au pelage épais, soyeux et frisé. C'est ce qui explique l'ancienne recherche des baudets *bouailloux*, aux poils frisés, longs et cotonneux, garnis aux oreilles de poils abondants et bouclés (*cadnettes*), bien mous-tachus, bien talonnés, c'est-à-dire pourvus de crins abondants à la partie postérieure du boulet.

Afin de conserver à leurs baudets cette fourrure intacte, qui les faisait rechercher comme reproducteurs, en vertu d'une

croissance populaire qui leur attribuait en outre la production de mules, les propriétaires s'abstenaient autrefois de tout pansage. A l'époque de la mue, les poils anciens restant attachés aux nouveaux par le fumier formaient des pende-loques qui faisaient donner au baudet le nom de *guenouilloux*,

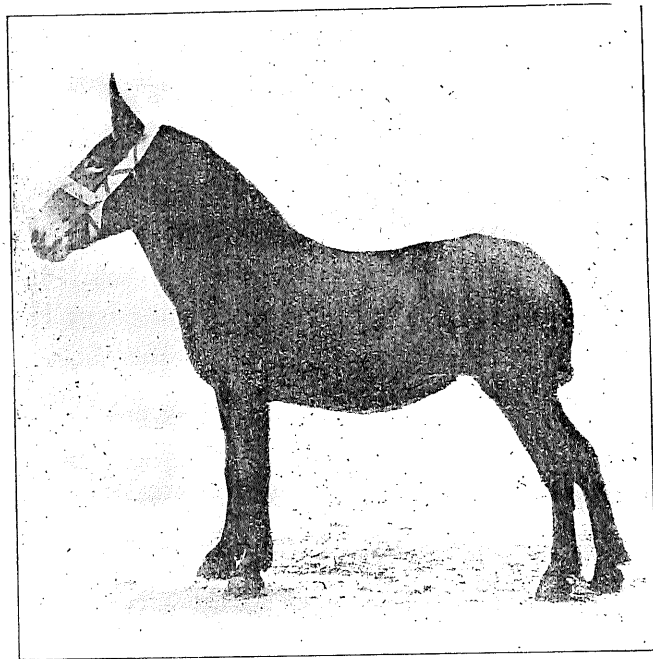


Fig. 18. — Mule du Poitou.

*bouailloux*. Grâce aux « primes à la propreté » distribuées par les Sociétés locales d'agriculture, cette habitude antihy-giénique est désormais abandonnée : brossés une ou deux fois par jour, les poils des baudets conservent leur frisure, leur brillant et leur finesse, au grand avantage de leur santé.

Des acheteurs américains se sont quelquefois plaint que les poils longs cachaient des membres grêles, minces ; aussi

demandent-ils à être éclairés sur la conformation des reproducteurs aussi bien que sur leurs performances.

Les allures du baudet sont celles des animaux de l'espèce équine, mais on ne peut en juger qu'avant son sevrage, alors qu'il accompagne sa mère au pacage, trotte et galope autour d'elle. Du jour où il est sevré, il ne court plus, marche à peine et fait en voiture les déplacements que peuvent nécessiter soit un changement de propriétaire, soit une exhibition dans un

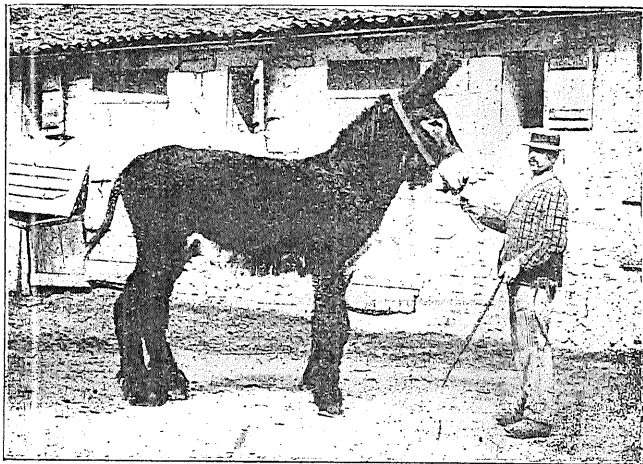


Fig. 19. — Baudet poitevin mulassier. 5 ans.

concours. Il passe sa vie dans un box sombre d'environ 2<sup>m</sup>,70 sur 4<sup>m</sup>,70, d'où il ne sort que pour être montré aux acheteurs, aux visiteurs et saillir les juments. Il montre d'ailleurs, dans ces rares sorties, sa vive répugnance pour cette vie de réclusion, par des ruades et des sauts violents. Il y aurait intérêt à élever plus librement ces superbes animaux, comme on le fait d'ailleurs actuellement dans les fermes réputées.

**Élevage.** — L'élevage du baudet se pratique seulement dans les fermes de l'arrondissement de Melle et les haras privés du Poitou. La saillie de l'ânesse n'a lieu qu'en août-

septembre, après la saison de la monte des juments, trop tardivement pour l'ânon dont la santé ou le développement régulier sont souvent compromis par les froids de l'hiver (1). La durée de la gestation chez l'ânesse est d'un an environ, 364 jours en moyenne, soit un mois de plus que la jument.

L'ânesse est presque toujours maigre. Sobre, elle se contente de ce qu'elle trouve au pâturage pendant la belle saison, la

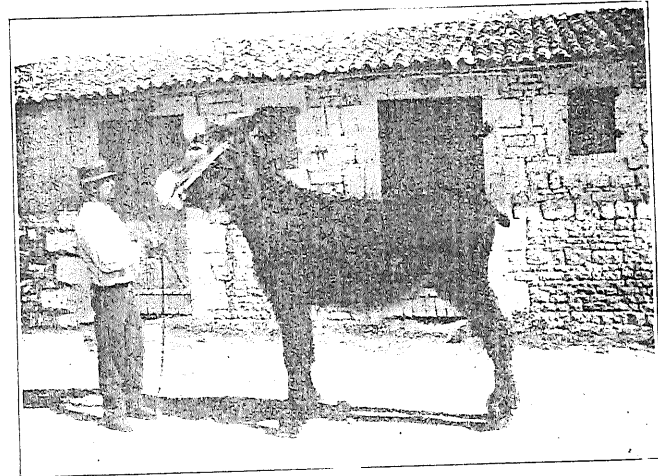


Fig. 20. — Baudet poitevin mulassier.

nourriture lui étant, d'autre part, accordée parcimonieusement. Préjugé répandu : c'est afin d'obtenir un produit mâle qu'on affaiblit l'ânesse autant qu'on le peut ; mais, le baudet étant lui-même fatigué par les saillies nombreuses qu'il a dû effectuer pendant la saison de la monte des juments, il naît, en définitive, encore plus de femelles que de mâles.

Un mois avant la mise-bas, on commence à entourer l'ânesse de soins attentifs, à la surveiller de façon presque continue.

(1) A. HOUMEAU, *La Vie agricole*, 19 juillet 1913.

On ne saurait peindre le désappointement, la consternation qui accompagnent la venue d'un produit femelle. L'espoir caressé durant une année, les calculs de la veillée sur l'emploi futur du prix de vente du baudet, tout cela s'est évanoui. Si l'ânesse donne sans accident un ânon, une grande joie entre avec lui dans la maison (Sanson).

Dès sa naissance, le petit est frictionné avec un chiffon de laine, puis couvert d'une couverture de laine quand il est couché sur sa litière.

L'ânesse reçoit alors une meilleure alimentation, des fourrages verts. Après un allaitement régulier, le jeune baudet absorbe de la farine délayée dans du lait, du son, et enfin du foin de luzerne de première qualité pour le préparer au sevrage, à neuf ou dix mois. Le premier mois de son existence est seul critique pour le jeune baudet : la constipation et le pissement de sang le font souvent périr. Cette période écoulée, son tempérament robuste reprend le dessus ; il continue à vivre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, utilisé jusqu'à cet âge avancé pour la reproduction ; « il n'est malade que pour mourir », comme on dit dans le pays.

Le sevrage terminé, le jeune baudet est mis à l'engraissement ; il reçoit le meilleur foin, du son, de la farine, un peu de grain, et ne sort plus de son écurie. A deux ans et demi, il est généralement vendu à un maître d'atelier qui commence à l'utiliser pour la monte, une fois par jour. A quatre ans, il prend rang parmi les étalons d'âge et saillit à son tour.

Le baudet est sujet à des maladies particulières : bouletures, fourbure, tumeurs osseuses, maladies de peau, eaux aux jambes, etc., dues certainement à la stabulation permanente, car les élèves qui jouissent de la lumière et du grand air y sont beaucoup moins sensibles.

**Commerce.** — Le commerce des baudets est très spécial : ces animaux ne sont pas menés aux foires, mais toujours vendus chez l'éleveur. Au sevrage, ils valent de 1 000 à 1 500 fr. A quinze ou dix-huit mois, la vente n'est définitive qu'après un examen très minutieux et un essai avec une jument en rut.

A deux ans et demi, le prix varie de 2 000 à 4 000 francs ; à quatre ans, il atteint 5 000 à 6 000 francs. Les animaux

de bonne origine sont adjugés 8 000 à 10 000 francs et plus. Ces prix élevés s'expliquent et se justifient par les nombreuses mules qu'ils peuvent engendrer en un an.

Cependant, ce n'est pas le propriétaire des haras qui en retire le plus de bénéfices ; les ateliers se conservent dans les familles par tradition héréditaire plutôt que par intérêt, car les profits ne sont pas toujours en rapport avec le capital engagé et les risques courus (A. Houmeau). On s'en rend facilement compte par l'examen du budget d'un haras moyen composé de :

4 baudets médiocres à 4 500 francs.	18 000 francs.
1 cheval mulassier.....	2 000 —
1 bouté-en-train.....	700 —
	<hr/>
	20 700 francs.

*Dépenses :*

Intérêt du capital à 4 p. 100.....	830 francs.
Amortissement par vingtième.....	1 035 —
Nourriture des animaux.....	1 450 —
Palefrenier.....	950 —
	<hr/>
	4 265 francs.

*Recettes :*

Prix de saillie : 20 à 25 francs, à raison de 35 à 40 juments par baudet ou étalon, soit en moyenne.....	4 250 francs.
--	---------------

L'entretien du bouté-en-train est payé par le travail exécuté à la ferme. Le fumier fourni par les étalons paie le fermage des bâtiments de l'établissement, les frais de maréchal et le vétérinaire.

**Alimentation.** — La sobriété et la frugalité de l'âne n'existent pas chez le baudet ; les conditions dans lesquelles on l'a élevé l'ont rendu difficile dans le choix de sa nourriture, mais il est encore trop souvent alimenté insuffisamment.

Un baudet de 350 kilogr., poids moyen, reçoit par jour, hors la saison de monte, une simple ration d'entretien : 2 kilogr. de foin, 2 kilogr. d'avoine, 1 kilogr. de paille. Pendant la monte, la ration est la suivante : 4 kilogr. de foin, 2<sup>kg</sup>.500

d'avoine, 1 kilogr. de paille. On lui offre, en outre, après chaque saillie, un demi à un litre d'avoine.

**Anesses.** — Les ânesses ont une valeur très variable. Considérées il y a peu de temps comme sans intérêt, le commerce en était très restreint ; seules les ânesses ayant fait leurs preuves étaient estimées par leurs propriétaires, qui ne les cédaient à aucun prix. On ne les faisait pas saillir pendant qu'elles allaitaient. Étant aujourd'hui très recherchées en raison des achats américains, on les fait saillir chaque année, et leur prix de vente, en hausse très nette, varie de 400 à 1 500 francs suivant la valeur des sujets. Leur dépense en nourriture est très réduite.

### III. — LA JUMENT MULASSIÈRE

La production du mulet est liée étroitement à l'élevage de la race chevaline mulassière, souche mère de cet hybride, et la valeur des mulets poitevins et vendéens tient essentiellement aux qualités de ces géniteurs.

**Historique.** — La race chevaline mulassière a été importée par les Hollandais et les Flamands il y a trois siècles, lors du dessèchement des marais à l'instigation de Sully. Les herbages créés convenaient parfaitement à leurs lourds chevaux du Nord, et c'est encore dans les Marais des Deux-Sèvres et de la Vendée que l'on rencontre les meilleurs produits. Le large sabot de ces chevaux indique d'ailleurs qu'ils ont été créés pour les sols bas : la Haute Plaine et la Gatine viennent chercher les meilleurs chevaux dans le Marais, alors que le contraire n'a jamais eu lieu.

**Caractères zootechniques.** — La renommée de la race mulassière poitevine, vendéenne, tient surtout au rôle qu'elle joue dans la production des mulets du Poitou. Ainsi sont produites les superbes juments poitevines dites « mulassières » conduites à l'étalon-baudet. Il faut en effet, dans ce métissage, poursuivre parallèlement l'élevage des deux races.

Le cheval poitevin est de grande taille (1<sup>m</sup>60 à 1<sup>m</sup>,75) ;

l'encolure est forte, épaisse, le garrot élevé, le dos un peu bas, les hanches parfois saillantes. La croupe se montre puissante, la poitrine haute, mais plate. Les membres sont solides avec de fortes articulations, les canons longs, les sabots larges et plats (fig. 21).

La physionomie présente rarement quelque distinction : les

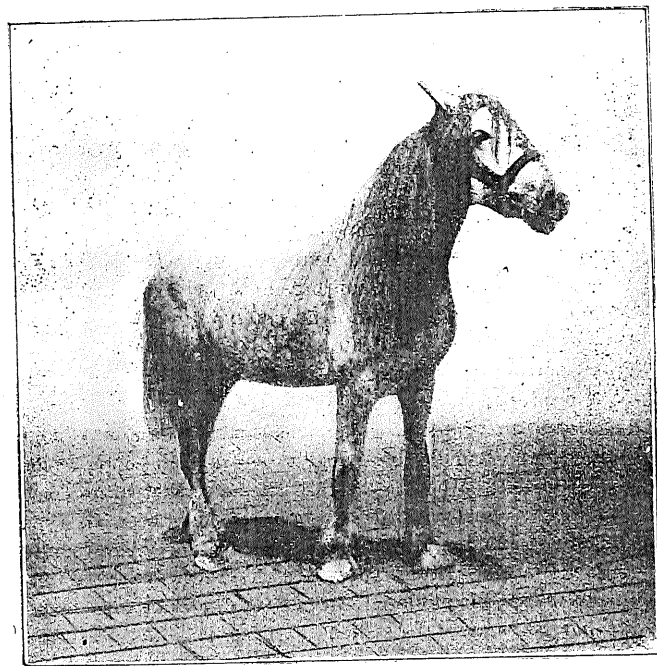


Fig. 21. — Jument mulassière du Poitou.

naseaux sont petits, la bouche grande avec les lèvres épaisses, les oreilles longues et un peu tombantes. Les productions pileuses sont très développées, la crinière touffue et abondante, la queue fournie et attachée haut, les parties inférieures des membres garnies de crins qui couvrent les sabots. La robe est ordinairement grise ou baie.

*Élevage.* — Les principaux centres d'élevage sont dans le Marais et dans la Plaine, en Vendée (arrond<sup>t</sup> de Fontenay, Marans, Luçon, Chaillé, Langon), et dans les Deux-Sèvres, (Niort, Melle, S<sup>t</sup>-Gelais, Chavagné, S<sup>t</sup>-Maixent) ; les élèves émigrent dans la Vienne, ou dans les régions voisines, le Berry, la Beauce ou même dans le Midi, lorsqu'ils ne restent pas dans le Poitou en vue de la production mulassière.

L'étalon poitevin est remarquable par le développement des poils qui garnissent la partie inférieure des membres, du genou et du jarret jusqu'aux paturons (fig. 22). On recherche une tête et des oreilles un peu longues, une encolure épaisse et étendue, un garrot élevé, un dos soutenu, une croupe un peu large et avalée, des articulations et des membres puissants, une crinière abondante et une queue très fournie.

Les producteurs apprécient les juments de haute taille (1<sup>m</sup>,55 à 1<sup>m</sup>,65) solidement charpentées, ayant beaucoup d'ampleur et de grandes lignes pour engendrer de fortes mules.

Les juments de race bretonne ou percheronne, dont la belle stature et la largeur de formes sont analogues à celles des juments poitevines, peuvent aussi donner, le cas échéant, de bons produits.

*Aptitude mulassière.* — Le caractère dominant pour le reproducteur femelle, base de l'industrie mulassière, réside dans un « format corporel » amplifié et une constitution particulièrement robuste des articulations des membres. Ce type spécial, ainsi défini, doit cependant posséder une autre faculté sur laquelle la plupart des auteurs n'ont peut-être pas suffisamment insisté jusqu'alors : *il s'agit de l'aptitude à la fécondation par le baudet* (D. Donon) et l'espoir d'une gestation normale sans avortement du deuxième au septième mois, comme cela se produit parfois.

Au point de vue physiologique, l'accouplement de l'âne avec la jument n'est pas normal ; il en résulte que ses chances de succès sont plus réduites que lorsque l'union est réalisée entre deux individus de sexes différents appartenant à la même espèce. L'explication de cette différence relève des lois de l'affinité que l'embryogénie n'a point encore suffisamment précisées.

Tous les praticiens savent toutefois qu'il existe des juments qui, tous les ans, sont régulièrement fécondées par le baudet, alors que d'autres, tout aussi bien conformées, se montrent plus capricieuses et ne donnent qu'un produit tous les deux et même tous les trois ans.

L'état de santé de la mère, son alimentation, son âge, etc.,

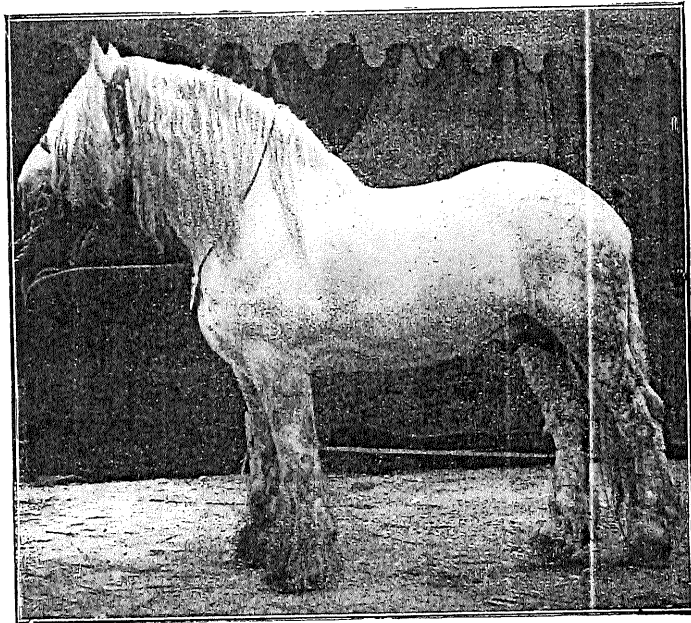


Fig. 22. — *Élegant Carré*, 1<sup>er</sup> prix des étalons mulassiers, Paris, 1912.

peuvent intervenir pour empêcher le succès de l'accouplement ; mais, dans beaucoup de cas, ces raisons paraissent insuffisantes pour expliquer les irrégularités de fécondation des juments saillies par le baudet.

Il s'agit, vraisemblablement, d'une aptitude spéciale que certaines femelles possèdent à un haut degré, et qui paraît

héréditaire. Les pouliches, filles de mères bonnes productrices de *mulasses*, sont généralement douées de la même faculté : régulièrement, leur accouplement avec l'âne est fructueux, surtout si l'étalon qui les a procréées était lui-même issu d'une jument possédant cette même qualité.

Depuis longtemps, certains éleveurs renouvellent leur cheptel, en ne conservant que des pouliches dont les mères sont cotées pour la régularité de leur production, la question de conformation n'étant point négligée d'ailleurs. Il existe un Stud-book de la race mulassière ; on aurait intérêt à ajouter aux caractères zootechniques exigés pour les inscriptions l'aptitude spéciale à la fécondation par le baudet (Donon) : Dans les concours spéciaux de la race, il serait utile d'appliquer la méthode des points (1) avec un coefficient élevé en faveur de la faculté spéciale de procréation signalée. On pourrait demander aux propriétaires de juments un relevé de la liste des produits fournis par leurs animaux. L'indifférence des éleveurs à ce point de vue semble avoir été l'une des causes déterminantes de la réduction de la population mulassière dans le sud du département de la Vienne.

Signalons cependant une autre raison. L'industrie mulassière contient en elle, si l'on n'y prend garde, la raison même de sa décroissance. L'agriculteur qui possède une jument lui donnant régulièrement, chaque année, un *jeton* ou une *jetonne*, continue à la faire saillir par le baudet le plus longtemps possible. Il y trouve son intérêt, puisque les mulets et surtout les mules se vendent généralement à des prix plus élevés que les poulains et les pouliches.

L'éleveur attend donc au dernier moment pour livrer à l'étalon-cheval une jument bonne mulassière ; il arrive alors qu'elle ne réussit plus et qu'elle meurt sans laisser de remplaçante ; ainsi disparaissent d'excellentes mulassières.

Pour remédier à ce danger, il faudrait établir des primes de saillies, en faveur des juments d'élite inscrites au Stud-book, qui seraient livrées à l'étalon après leur deuxième produit mulassier. Quelques-unes de ces juments ou leurs filles

(1) Voy. P. DIFFLOTH, *Zootéchnie générale* (12<sup>e</sup> mille).

pourraient être achetées par des Syndicats d'élevage et constitueraient d'importantes pépinières de produits possédant à un haut degré l'aptitude mulassière. Les crédits spéciaux votés par les Conseils généraux devraient être affectés à l'achat de jeunes juments issues de souches estimées, et revendues aux enchères à prix réduit dans les centres d'élevage situés sur les confins de l'aire géographique de la race.

Actuellement, les meilleures mulassières se rencontrent dans les environs de Fontenay-le-Comte, Marans et Luçon, dans les Deux-Sèvres, vers Melle, Saint-Maixent et Niort. La race mulassière est surtout célèbre par son rôle dans la production mulassière, mais on y trouve assez fréquemment aujourd'hui un type susceptible de faire un bon artilleur avec moins d'ossature, mais plus de sang, de la taille, de l'étoffe, de la force et de l'énergie.

Vers 1840 et surtout 1850, quelques croisements eurent lieu dans le Poitou avec les bretons, les percherons et même les boullonnais.

*Situation actuelle.* — La race chevaline mulassière, autrefois prépondérante dans la Vendée et les Deux-Sèvres, avait, il y a quelques années, perdu de son importance. Beaucoup d'éleveurs recouraient aux étalons de demi-sang et de pur sang des Haras. Les difficultés, l'incertitude de la vente, le nombre élevé des chevaux refusés par la Remonte, la vogue du mulet déterminèrent les cultivateurs à revenir sagement à la vieille race mulassière (1).

D'autre part, la culture de la Plaine s'est transformée depuis vingt ans. Les laiteries coopératives ont amené l'aisance et permis la création de prairies artificielles, le développement de la culture des plantes sarclées, des choux et des betteraves, et beaucoup de fermes nourrissent actuellement deux fois plus de bétail qu'autrefois. Les petits cultivateurs qui n'utilisaient que leurs vaches pour les labours possèdent maintenant une jument. Les vaches produisent plus de lait et la jument bine les plantes sarclées, transporte la jarosse et le trèfle

(1) P. TOUCHARD, *La Vie agricole*, 19 juillet 1913.

incarnat. Tout est bénéfice dans cette spéculation, car la jument gagne sa vie en donnant un poulain ou une mule. Dans les fermes plus importantes, beaucoup de praticiens préfèrent également le « gros cheval », parce qu'il est d'une vente plus facile, exige moins de soins et nécessite un personnel plus réduit, particularité appréciée depuis la rareté de la main-d'œuvre. La production du cheval de trait doit être considérée comme une spéculation des plus rémunératrices, même après la Guerre (1), et son développement doit être à tout prix encouragé.

**Amélioration de la race.** — « La jument mulassière, écrivait Jacques Bujault, a la forme d'une barrique reposant sur quatre poteaux. » Le vieux type, avec sa tête longue et décharnée, ses lèvres molles et tombantes, ses oreilles allongées et pointues, son cou grêle, sa poitrine trop étroite, ses membres forts et grossiers, recouverts de poils très abondants, ne possédait en effet aucune élégance. La jument mulassière rappelait cependant par ses formes l'aspect des mules ; la légende populaire lui attribuait la qualité d'être *intérieurement mulassière*.

Depuis Jacques Bujault, bien des perfectionnements ont été réalisés. Les éleveurs ont sélectionné leur race avec beaucoup de soin ; le Comice agricole de l'arrondissement de Fontenay-le-Comte, par la création de concours mulassiers et d'un Stud-book, les a puissamment aidés. Quelques croisements raisonnés ont été réalisés. Dès 1860, M. Ayrault, vétérinaire à Niort, était chargé d'acheter des étalons de race flamande, à Bourbourg. On trouvait réunies chez ces chevaux du nord de la France, de même souche d'ailleurs, les qualités recherchées en Poitou : l'ampleur des formes, la distinction de l'avant-main, la grosseur des os et des tendons. Les produits ainsi obtenus furent d'une rare beauté, et jamais on ne vit de plus belles pouliches que les élèves issus de ces étalons (E. Ayrault).

Depuis, on a également importé, avec prudence et adresse, des étalons percheron et boulonnais et des juments bretonnes, mais le fond de la vieille race sert toujours de base à l'élevage.

(1) Voy., pour plus de détails, P. DIFFLOTH, *Races chevalines* (14<sup>e</sup> mille).

Cette population chevaline de gros trait s'est améliorée : l'encolure est devenue forte et la poitrine ample, mais on s'est toujours judicieusement efforcé de conserver chez les pouliches livrées au baudet les oreilles allongées et pointues, les membres forts recouverts de poils abondants, l'expérience ayant appris que ces femelles étaient celles qui donnaient les meilleurs produits mulassiers.

Les propriétaires auraient avantage à modifier le régime qu'ils font suivre à leurs étalons. En dehors de la saison de la monte qui leur cause des fatigues excessives, ces animaux sont, trop souvent, soumis à un repos absolu. Employés d'une façon modérée aux travaux de la ferme, ils couvriraient leur dépense, en même temps que s'amélioreraient leur caractère et leur santé. On estime à environ 24 000 à 25 000 le nombre des juments mulassières existant dans le Poitou. Les cinq dixièmes des juments que l'on donne au cheval sont productives, tandis qu'il n'y a que les quatre neuvièmes de celles qui sont couvertes par le baudet qui réussissent.

**Élevage.** — La monte se pratique aux époques ordinaires, de février à juin. Les étalons appartiennent généralement à des particuliers qui possèdent souvent en outre quelques baudets afin de mieux satisfaire leur clientèle. Le prix de la monte, très variable, dépasse parfois 30 francs.

La gestation se poursuit normalement chez la jument mulassière, ainsi que la parturition. La jument est bien soignée et suivie avec attention. Dès la mise-bas, on lui prodigue les meilleurs fourrages, secs et verts, le son, l'orge, l'avoine et même le pain.

Les poulains nés dans la Plaine et dans le Marais sont sevrés vers l'âge de six mois. Ils sont ensuite conservés par les naisseurs ou achetés par les éleveurs du Marais. Les mâles se vendent de 400 à 600 francs ; les femelles de 300 à 500 francs. Le premier hiver, on les place dans un herbage, près de la ferme, et, autant que possible, on les rentre le soir. Ces élèves reçoivent du foin auquel on ajoute souvent un peu de grain ou de son.

Dès la fin de février, les poulains sont menés dans les Marais et rassemblés par deux ou trois dans chaque « carré ». On les

ylaisse, si le sol le permet, jusqu'à la fin de janvier de l'année suivante. L'éleveur ne les retire momentanément que s'il est nécessaire de soigner quelque tare ou de parer les sabots.

Lorsque l'herbe fait défaut, on porte du foin dans la prairie; les praticiens prétendent avec raison que le cheval est né pour la vie au grand air et la course: moins il est à l'écurie, moins il est exposé à se tarer.

La croissance des animaux s'effectue très rapidement pendant cette année passée sur la prairie. L'herbe est souvent abondante et le sol assez riche en acide phosphorique, en chaux. L'air de la mer aiguise d'autant plus l'appétit que les eaux de pluies, par fort vent d'ouest, renferment du sel marin que le vent a pris aux embruns.

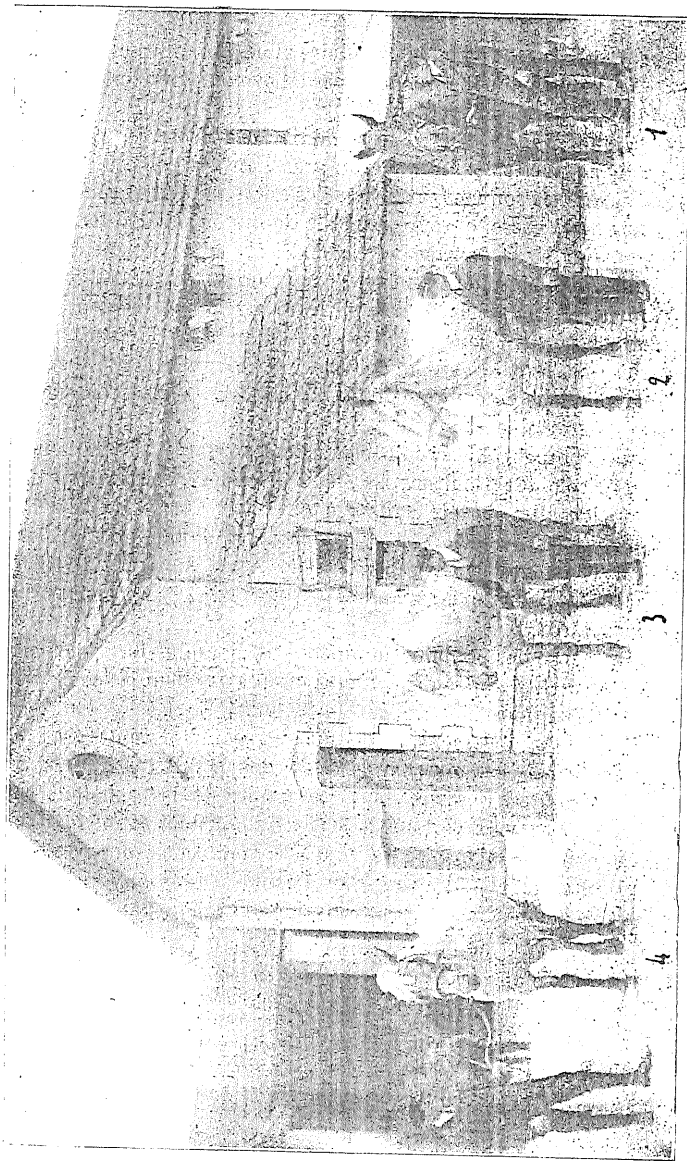
Dans les carrés, les chevaux vivent avec les bovins et, si ce n'étaient les dégâts causés par leurs pieds, leur nourriture coûterait peu: dans la proportion d'un cheval pour dix bêtes à cornes, le premier peut vivre en grande partie des refus des secondes (P. Touchard).

*Vente des pouliches.* — Au mois de janvier, dès la foire de la Chandeleur à Chaillé-les-Marais, commence la vente des pouliches destinées à la reproduction. Les cultivateurs de la Flaine, du Bocage vendéen et de la Gatine viennent dans le Marais faire leur choix afin de livrer de suite les jeunes pouliches qui ont deux ans à peine, soit à l'étalon-cheval, soit au baudet. Ils les paient de 600 à 900 francs.

On a parfois blâmé ces pratiques: la pouliche est jeune, un accouplement prématuré peut-il arrêter son développement et compromettre sa carrière?

Le cultivateur est pressé; avant de faire son acquisition, il a déjà compté que l'année suivante il pourrait avoir une mule ou un poulain dont la vente l'aiderait à payer son fermage. D'ailleurs, s'il nourrit bien sa pouliche, la jument poursuivra normalement sa croissance.

Si la pouliche a été bien soignée après le sevrage; si, pendant le premier hiver, on a eu soin d'ajouter à sa ration de foin quelques litres de son ou de farine d'orge additionnés d'un peu d'avoine; si, à l'âge de vingt mois, on continue à lui donner des aliments riches afin qu'elle reste toujours en bon état, on





peut, sans inconvénient, la conduire une année plus tôt au haras.

La jeune jument se développera harmonieusement tout en donnant mulet ou poulain (1).

Vivant depuis plus d'un an dans des pâturages riches, si la jeune pouliche, habituée au grand air, est placée, comme cela se passe souvent, avec tous les animaux de la ferme, dans une écurie basse, obscure, remplie de fumier, elle ne tarde pas à dépérir et la gourme apparaît. Si elle n'est nourrie que de paille, de bales et d'un peu de foin en attendant que les fourrages artificiels donnent leurs premières coupes, ses formes perdent leur ampleur, les aplombs se faussent et, à trois ans, la bête vaut moins cher qu'à deux ans. Faire saillir une pouliche de deux ans dans ces conditions, c'est commettre un regrettable erreur.

La photographie ci-jointe représente quatre des poulinières de l'École d'agriculture de Pétrel (Vendée). Judicieusement nourries, elles ont été saillies à deux ans. Les juments nos 3 et 4, âgées de trois ans seulement, ont donné, en mai, une mule et un mulet. Leur taille n'en est pas moins de 1<sup>m</sup>,59 et de 1<sup>m</sup>,62. Leur développement est normal, la gestation ne l'a pas retardé.

La vente des poulains commence un peu plus tard que celle des pouliches. Autrefois, les cultivateurs devaient les conserver jusqu'à la foire de la Saint-Jean, qui se tient à Fontenay-le-Comte. Actuellement, dès que les poulains sont gras et « débourrés » les marchands de la Beauce, de l'Orléanais, du Berry, etc., se rendent dans les fermes et les achètent sur place à des prix variant de 800 à 1 200 francs et même plus. Ceux qui ne sont pas vendus dans ces conditions sont conduits aux foires de mai, à Luçon, et du 24 juin à Fontenay-le-Comte ; puis ils suivent la même destination que les poulains de même

(1) A l'École d'agriculture de Pétrel (Vendée) on distribue à chaque repas, pendant la période d'hiver, des betteraves demi-sucrières collet rose pesant environ 1<sup>kg</sup>,500 et renfermant en moyenne 8 p. 100 de sucre, ou même des betteraves à sucre. C'est la manière la plus économique d'ajouter du sucre à la ration. Les betteraves sont données entières, après avoir été nettoyées, et les animaux les mangent avec beaucoup d'appétit.

âge achetés dans le Perche, le Nivernais et le Boulonnais.

Les poulains les plus petits, ceux qui se rapprochent du type breton, sont achetés par les Charentais qui les utilisent pour la culture de la vigne. Un certain nombre de pouliches, non nécessaires à l'élevage local, sont vendues dans les

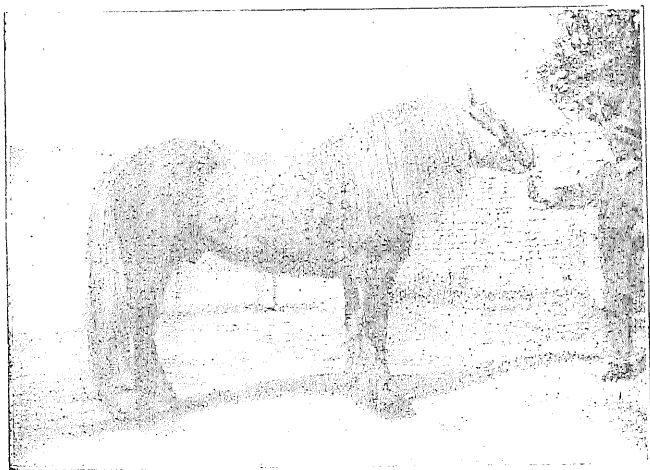


Fig. 24. — Étalon mulassier poitevin.

mêmes conditions aux marchands du Berry et de la Beauce et font des « chevaux perchés » (1).

La Plaine élève la race mulassière, le Marais du Nord tend à produire le demi-sang ; le Marais du Sud, autour de Saint-Michel-en-l'Herm, reste fidèle au cheval de trait (2).

*Syndicats d'élevage.* — Les ventes ne sont pas toujours sans aléas pour l'éleveur. Il arrivait fréquemment que le poulain, rendu à destination, se trouvait atteint de vices rédhibitoires, et des contestations surgissaient. On en informait

(1) Voy. P. DIEFLOT, *Races chevalines* (14<sup>e</sup> mille).

(2) P. TOUCHARD, *Les races mulassières de la Vendée (La Vie agricole, 19 juillet 1913).* — HORREAU, *L'industrie mulassière en Poitou (La Vie agricole, 19 juillet 1913).*

le vendeur en lui disant : « Pour vous éviter des frais, nous conserverons votre cheval, mais il subira une dépréciation de... » L'éleveur devait retourner à l'acheteur 500 ou 600 francs; plutôt que d'engager une action judiciaire à 200 ou 300 kilomètres de chez lui, le maraîchin aimait mieux payer ce qu'on lui demandait, estimant que le plus

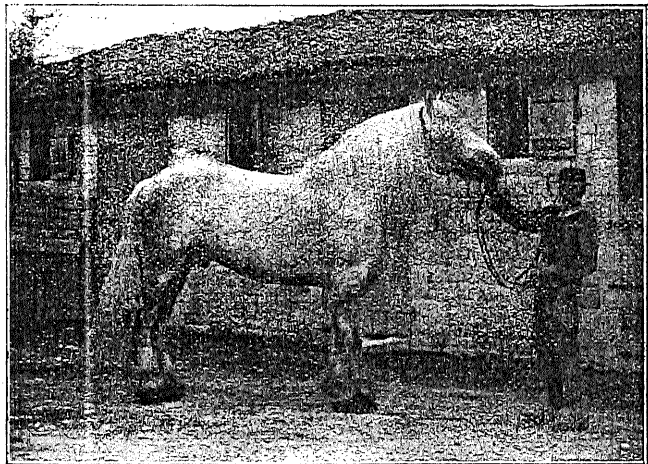


Fig. 25. — Étalon mulassier poitevin.

mauvais arrangement vaut mieux que le meilleur des procès.

Soupçonnant quelques abus, les éleveurs se sont syndiqués. Ils paient une cotisation proportionnelle au prix de vente de leurs poulains et, si une difficulté surgit, le président de l'Association se substitue à l'intéressé, en même temps qu'un vétérinaire est envoyé sur les lieux. Si le cheval doit réellement subir une dépréciation, la perte est soldée par l'Association.

A la fin de la période de vente, le secrétaire-trésorier établit ses comptes. L'argent restant en caisse est réparti entre tous les associés proportionnellement à ce qu'ils avaient versé. Si, au contraire, la première cotisation n'a pas été suffisante, il est fait un nouvel appel aux sociétaires.

Depuis la création de cette mutuelle, les contestations sont venues moins fréquentes. Les acheteurs savent qu'il y a derrière le vendeur un groupement puissant qui n'hésitera pas à poursuivre l'affaire. Le commerce honnête a profité de cette institution et, à l'heure actuelle, des contestations n'ont généralement lieu que sur un vice existant réellement.

Ce syndicat, d'une forme originale, a rendu les plus grands services. A côté des mutuelles contre la mortalité du bétail, des laiteries coopératives, il montre l'appui bienfaisant et la force émancipatrice de l'association.

La *Société centrale d'agriculture des Deux-Sèvres*, d'accord avec le *Comice agricole* de Fontenay-le-Comte, voulant améliorer les races mulassière, asine et chevaline, en assurer la conservation, fixer et perpétuer les qualités qui les distinguent, a établi, il y a une trentaine d'années, un registre général pour l'inscription de ces animaux. Les étrangers qui viennent en Poitou acheter des étalons mulassiers exigent, comme première condition, l'inscription à ce Stud-book.

#### IV. — LE MULET

Les procréateurs du mulet : baudet, jument mulassière, produits suivant les méthodes rationnelles, il faut maintenant provoquer la naissance de l'hybride, mule ou mulet.

Pour connaître avec précision cette production zootechnique, nous examinerons les principaux centres d'élevage français : Vendée, Sud-Ouest, Dauphiné, Alpes, Corse, etc.

Des traditions séculaires, un milieu propice, une aptitude spéciale ont fait du Poitou le centre d'un élevage perfectionné. Aucun commentaire ne serait plus précieux que la description des méthodes employées dans cette zone privilégiée.

##### La production du mulet en Poitou. — Monte. —

La vie des baudets reproducteurs se partage presque exclusivement entre la cellule étroite où ils sont entretenus dans une obscurité presque complète et l'*atelier* où on les conduit pour la monte ou *bridée*.

Trop rarement promenés en main, ils sont parfois mordeurs et généralement méchants.

La frigidité du baudet à l'égard de la jument nécessite de la part du palefrenier l'emploi de manœuvres toutes spéciales, dénommées *brelandage*, facilitant la saillie : intervention préliminaire d'une ânesse, appels langoureux du palefrenier, airs variés de clarinette ou de violon, n'empêchent pas la *bridée* d'être parfois interminable et de durer plusieurs heures (A. Gallier).

L'endroit où se pratique la monte est un local peu élevé, d'environ 4 à 5 mètres de large; de chaque côté se trouvent les boxes des étalons. Au fond s'élève la *trolle*, qui consiste en deux madriers fixés dans le mur à 1<sup>m</sup>,10 de hauteur, s'inclinant vers le sol, et réunis à leur partie supérieure par des planches formant table. Le sol est un peu creusé entre les madriers : on y attache et entrave la jument, à laquelle on donne un peu de foin.

La monte a lieu de mi-février à juillet : c'est surtout en mai que la cour des fermes à haras est envahie, bien avant le jour, par les éleveurs qui désirent tous la faveur de la première saillie pour leurs juments.

Les baudets saillissent de 30 à 40 juments, de février à juillet, au prix moyen de 20 à 25 francs, plus 2 francs pour le palefrenier, puis, ensuite, 7 ou 8 ânesses au prix de 50 francs.

C'est cette époque tardive de la saillie pour l'ânesse qui, amenant une mise-bas à une époque peu favorable, explique les difficultés de l'élevage du baudet, les pertes considérables éprouvées par les naisseurs et le prix considérable qu'atteignent ces reproducteurs.

L'éleveur adroit devra choisir attentivement les reproducteurs, examiner la conformation générale, les qualités héréditaires, les ascendants. Il faut considérer encore l'appareil génital, le caractère, l'état des pieds souvent en mauvais état chez les ânes et affectés par la crapaudine.

La *dourine* ou *mal du coït*, maladie contagieuse transmissible du baudet à l'ânesse et à la jument, est causée par un parasite (trypanosome).

L'étalon atteint de dourine se montre peu ardent, le fourreau est engorgé, le pénis présente des vésicules. Cette affection à issue fatale produit chez les femelles un écoulement

catarrhal de la vulve. Les reproducteurs atteints de dourine doivent soigneusement être écartés de la reproduction.

*Élevage.* — Quelques semaines après sa naissance, le petit mulet suit sa mère au pâturage, où il s'ébat en liberté et tête à volonté. Le sevrage a lieu à sept ou huit mois, et les jetons — souvent vendus à cette époque — sont séparés de leur mère et mis à l'attache les uns à côté des autres sans aucune séparation. Ils reçoivent alors du foin et de la paille.

Dans la plupart des cas, après l'allaitement, les muletons restent à l'herbage jusqu'à la mauvaise saison s'ils ne sont pas vendus au sevrage à des cultivateurs qui, par spéculation, en entretiennent un certain nombre jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, tout en les faisant travailler à la charrue dès qu'ils atteignent quinze ou dix-huit mois. Quelques rares propriétaires conservent jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans les sujets qu'ils ont fait naître; mais, dans la plupart des cas, les muletons sont vendus soit en foire, soit directement dans les fermes par l'intermédiaire de courtiers, le plus souvent avant l'âge d'un an (*jetons* et *jetonnes*), plus rarement à l'âge de deux ans (*doublons* et *doublonnes*).

La première année, la mule (nom générique donné à la mule et au mulet) est recouverte d'un poil laineux très épais qui ne tombe qu'au printemps de la deuxième année. Les formes apparaissent alors, la taille augmente; mais, les muscles n'épaississent pas dans la même proportion que le ventre, l'harmonie se trouve parfois détruite. Durant cette deuxième année, une frange de poils reste pendante sous la ligne médiane inférieure du corps.

Les jeunes mules vont au pâturage pendant toute la belle saison, puis commencent à travailler légèrement en octobre. On les attelle à la charrue entre deux mules âgées, ou à la charrette au milieu d'un attelage dressé. Elles reçoivent alors 5 à 6 kilogr. de bon foin, 3 à 4 kilogr. de paille, et 1 à 2 kilogr. d'avoine par jour. C'est après cette période que commence le régime d'engraissement pour les mules que l'on veut vendre à l'âge de trois ou quatre ans.

On les place côte à côte, sans séparation ni espace libre

entre elles, dans une écurie spéciale, sombre, très étroite, dont les ouvertures sont bouchées pour empêcher la circulation de l'air et l'entrée de la lumière. Un *timbre*, grande auge en pierre, est rempli quelques heures à l'avance afin que l'eau s'y réchauffe suffisamment.

Dans la première période d'engraissement, on donne le meilleur foin, en réglementant les repas, toujours servis en deux fois. Au bout de quelque temps, quand les organes digestifs ont déjà un certain entraînement, on y ajoute de la farine d'orge et un litre par repas d'un mélange d'avoine et de maïs (1). A la dernière période de l'engraissement, on donne trois fois par jour du pain d'orge et de maïs. Les mules disparaissent alors sous une couche de graisse qui cache tous les muscles. Quelques jours avant de les mettre en vente, on les sort pendant une heure par jour pour les habituer à l'air qu'elles n'ont pas supporté depuis longtemps; excitation qui leur donne une énergie surprenante chez des animaux qu'on croirait plutôt destinés à la boucherie.

On châtre généralement les mâles de un an à dix-huit mois.

Les mules et les mulets sont plutôt capricieux que difficiles et, si leur caractère est parfois capricieux, c'est surtout envers les étrangers qu'ils le manifestent. C'est d'ailleurs affaire d'éducation; très sensibles, ces animaux n'aiment point être brutalisés, mais conduits avec douceur.

Le mulet du Poitou est un type de gros trait. L'encolure est large, musclée, la poitrine ample et profonde, le dos droit, les reins puissants, la croupe arrondie, les membres forts et les articulations solides. Le pied est petit, presque cylindrique. La croupe, les épaules, les cuisses, sont musculueuses, mais l'encolure est légère et la tête portée haut. Les articulations sont larges, généralement exemptes de tares molles; les membres forts, secs et nerveux.

La taille varie dans l'ensemble de 1<sup>m</sup>,45 à 1<sup>m</sup>,65.

Quelques mulets sont plus petits, ne dépassant pas 1<sup>m</sup>,54,

(1) Exemple de ration journalière : le plus de foin vert possible, ou 10 kilogr. de foin sec, 8 litres de son ou d'orge, 6 litres d'avoine, le tout en baquetage, quelquefois avec addition d'orties.

mais, néanmoins, élégants dans leur ensemble, avec une ligne de dessus régulière (A. Gallier). Le poil est ordinairement ras et rude, de nuance foncée. Le noir est appelé *boyard* ou *bouchard*, suivant qu'il y a ou non des lavures blanchâtres au nez, au pourtour des orifices naturels et à l'intérieur des cuisses et des avant-bras; le bai est dit *robin*. Les alezans, dénommés *rouge*, *jaune*, *caille*, *biche*, sont rares, ainsi que le gris ou le pie.

L'élevage de la mule en Poitou a subi une légère crise par suite de la création des laiteries coopératives, nécessitant le remplacement des mules par des vaches moins délicates à élever, et surtout à cause de la vente aux Américains de baudets de choix par les étalonniers, qui trouvent plus de bénéfices à faire ce commerce qu'à pratiquer la monte.

Il sort ainsi chaque année, du Poitou, 15 à 20 bons baudets qu'il faudrait retenir par des primes de conservation, ainsi que les ânesses de qualité et les étalons et juments de race mulassière.

Mais cette production zootechnique, ainsi que nous le démontrons plus haut, est assurée, après la Guerre, d'un nouvel essor et de bénéfices importants qui justifient son essor.

Cette industrie s'étend dans les régions avoisinantes et en Charente existent des haras réputés.

**Commerce et exportation.** — Les mules et les mulets font l'objet d'un commerce considérable; les exportations oscillaient annuellement autour de 15 000 têtes et atteignaient une valeur de 10 millions de francs.

Notre principal acheteur est l'Espagne, qui n'enlève pas moins de 8 000 mulets ou mules. Après l'Espagne, vient l'Italie avec 1 200 à 1 500, l'Algérie avec 500 à 600, la Belgique, etc. (1).

Mais le Poitou ne fait pas seulement du commerce avec l'étranger. Il envoie ses jeunes sujets dans tous les départements du Midi, où l'on fait peu naître, mais où l'on élève beaucoup : l'Isère, la Drôme, les Alpes, le Jura, la Savoie, l'Hérault,

(1) L'Algérie, en revanche, exporte en France un millier de ses mulets ou mules.

le Gard, l'Aveyron, la Lozère, les Pyrénées-Orientales, l'Ardèche, le Tarn-et-Garonne, le Lot, etc., là où il est difficile d'entretenir des chevaux, et où les mulets, très rustiques, labourent les champs et font d'excellents animaux de trait léger.

Les prix sont variables. Les produits inférieurs, mâles ou femelles, étaient vendus au sevrage : de 400 à 600 francs (mulets), de 500 à 700 francs (mules). Les sujets de premier choix valaient 800, 900 et même 1 000 francs. A trois, quatre ou cinq ans, qu'ils soient destinés au commerce ou aux remontes militaires, les mulets étaient livrés à des prix variant entre 900 et 1 200 francs.

Les animaux de luxe, surtout les mules, d'un prix toujours plus élevé d'un tiers que les mulets, atteignent 1 500, 1 800 et même 2 000 francs. Ces sujets de choix, après avoir été mis à l'engraissement, consommant des farineux, de l'orge et de l'avoine, sont vendus aux marchands du midi de la France, à divers propriétaires du Bordelais, du département du Nord, à l'étranger. L'Allemagne commençait à faire des acquisitions; non seulement ses courtiers prenaient en 1912, 1913, 1914 tous les mulets, quel que soit leur état, mais encore ils achetaient des reproducteurs, pour tenter l'élevage.

La vente des mules a lieu aujourd'hui presque exclusivement à la ferme même; de nombreux acquéreurs cherchent même, parfois sans succès, à visiter ces animaux longtemps avant leur mise en vente.

La situation de l'industrie mulassière est actuellement très brillante, et c'est à la production des jeunes que doivent surtout tendre les efforts des éleveurs. On constate d'ailleurs déjà que le nombre des petits cultivateurs exploitant 8 à 12 hectares et possédant une jument mulassière augmente de plus en plus.

La subvention des conseils généraux est insuffisante en raison de la valeur des animaux à primer, et des concours spéciaux n'ont lieu que tous les trois ou quatre ans; mais le Conseil supérieur des Haras a judicieusement ouvert un chapitre spécial au budget de l'agriculture pour l'encouragement de l'industrie mulassière.

L'extension de la coopération, l'aide de l'association, dont le premier essai a été réalisé à Vitré, près Celles, donneraient également de bons résultats et aideraient à l'extension de cette intéressante production.

**Expositions et concours.** — Aux concours centraux, régionaux, les programmes comportent des présentations d'animaux mulassiers : étalons et juments d'une part, baudets et ânesses d'autre part, et enfin leurs produits, mules et mulets. Souvent le nombre des sujets amenés est restreint, étant donnée l'importance des ventes.

Les mules et mulets sont conduits en très petit nombre au concours général de Paris, car ils n'y donnent lieu à aucune transaction. Les visiteurs ne peuvent donc pas se rendre compte exactement de la valeur considérable de cette production (1).

#### Le mulet dans le Tarn-et-Garonne.

L'industrie mulassière a toujours été un peu pratiquée dans ce département; mais depuis quelques années, grâce aux prix rémunérateurs obtenus, cet élevage prend un développement rapide, comme le montrent les statistiques ci-dessous :

	1901.	1910.
Espèce chevaline.....	16 575	20 500
— mulassière.....	834	1 410
— asine.....	1 813	1 306
— bovine.....	93 690	92 214

Le nombre des mulets et celui des chevaux ont sensiblement augmenté; il faut rappeler, en outre, que presque tous les jeunes mulets sont vendus avant l'époque où les statistiques sont établies.

On peut évaluer à 2 000 le nombre des juments qui sont

(1) Parni les éleveurs réputés, citons : MM. Chantecaille (Étienne), Sagot et Moreau. On obtiendra les renseignements les plus précieux pour l'achat des mules ou mulets en s'adressant aux directeurs des services agricoles et aux professeurs d'agriculture de la région.

saillies annuellement par des baudets ; on en obtient 1 000 à 1 200 muletons, et, en outre, 200 ou 300 poulains.

L'industrie mulassière du Tarn-et-Garonne diffère de celle qui est pratiquée dans le Poitou. D'abord, il n'y a pas d'élevage de reproducteurs ; les juments, de race percheronne, sont achetées surtout dans la plaine de Chartres ; les baudets sont d'origine espagnole. On apprécie particulièrement cependant les baudets issus du croisement du baudet espagnol et de la jument du Poitou ; la première race donne du cachet, de l'élégance ; la seconde, de la taille et du membre. Toutefois, ces métis sont très peu nombreux.

Le principal centre de production mulassière est l'arrondissement de Montauban, et particulièrement les cantons de Monclar, de Villebrunier, de Nègreplisse, de la Française ; mais il s'étend aussi un peu vers Castelsarrasin. On trouve des haras particuliers dans les communes de Montauban, Grisolles, Nohic, Castelsarrasin, Monclar, la Française, Saint-Nicolas, Nègreplisse, la Guépie. C'est là que sont conduites les juments de culture dont l'origine est très variable, généralement percheronne, bretonne ou auvergnate ; toutes sont des bêtes de trait, souvent sans distinction. Si, après deux ou trois tentatives, elles ne sont pas fécondées par le baudet, on a recours à l'étalon-cheval ; tout haras bien tenu en possède un ou deux, le plus souvent des percherons venant du pays chartrain.

Les jeunes muletons naissent au printemps ; ils sont élevés par la mère qui continue à accomplir les petits travaux de la ferme. On les vend à cinq ou six mois à des courtiers d'Espagne, des départements voisins ou d'Italie. Les prix varient, pour les mules, entre 400 et 600 francs ; les mâles, à qualité égale, sont toujours payés une centaine de francs moins cher (R. Gouin).

La foire de Nègreplisse (31 octobre) et celle de Monclar (1<sup>er</sup> novembre) sont les plus importantes ; d'autres sont tenues à Villebrunier, au Bourret, à la Française. Ces marchés sont moins suivis, les jeunes animaux étant achetés actuellement à l'écurie par des courtiers, qui battent la campagne et opèrent pour le compte d'acheteurs espagnols.

Cet élevage mérite d'être encouragé ; pour améliorer la pro-

duction, il faut que les cultivateurs trouvent à leur portée des étalons et des baudets de bonne conformation, car les mâles ont toujours une influence prépondérante à cause du nombre de produits qu'ils donnent dans l'année. L'État pourrait doter

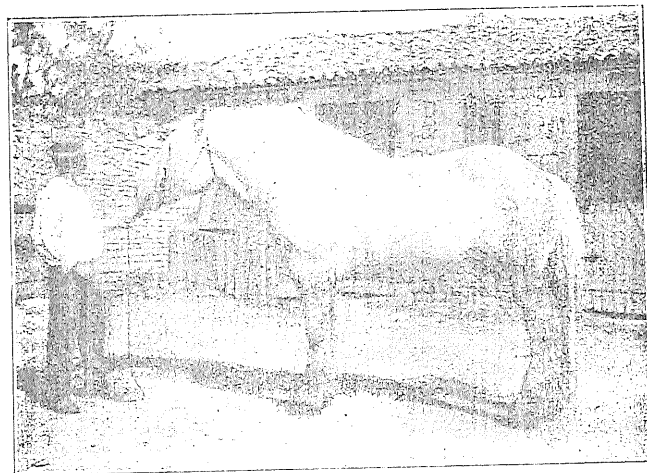


Fig. 26. — Cheval mulassier du Tarn-et-Garonne.

nos haras nationaux d'animaux de choix. Mais l'Administration se préoccupait surtout, dans la région, de la production du cheval de demi-sang pour la Remonte.

Depuis 1904, la *Société départementale d'Agriculture* organise chaque année, à Montauban, des concours mulassiers qui ont pris une importance croissante.

**Le mulet dans les Basses et Hautes-Pyrénées, le Gers, les Landes, etc.**

La production du mulet a pris dans ces départements, centres d'élevage de nos célèbres anglo-arabes, une extension considérable qui inquiétait même les esprits avisés, soucieux de conserver à notre armée cette précieuse remonte.

En fait, l'élevage du mulet fut toujours prospère en ces régions; les bénéfices qu'il procurait, la possibilité de son établissement en petite culture, favorisaient nettement son développement. Il est peu de petits cultivateurs, de petits propriétaires qui ne consacrent leur jument de service au baudet.

En général on fait naître le mulet, on ne l'élève pas. Les



Phot. Diffloth.

Fig. 27. — Mulets landais avec leur harnachement particulier.

petites juments du pays sont saillies par des baudets importés d'Espagne, de Catalogne notamment, et les jeunes à peine sevrés sont conduits aux foires de Pau, Tarbes, Mauléon, Bidache, Orthez, Rabastens-de-Bigorre, Condom, Saint-Girons, etc. Là les courtiers espagnols les achètent; les muletons, attachés deux à deux par le cou, partent vers la frontière, conduits par les muletiers au sombrero noir, aux grosses bottes que ménagent peu, durant les étapes, des sujets peu accoutumés à la marche; mais l'endurance du mulet triomphe de toutes ces difficultés.

Quelques propriétaires, principalement dans les Landes, conservent les jeunes et les élèvent pour les remontes espagnoles.

Les Landais apprécient beaucoup les services du mulet pour le débardage des bois de sapin, les charrois, transports, etc.

Le mulet landais est un des plus jolis types du Midi, léger, svelte, fin, de robe lustrée. Sa conformation élégante est mise en valeur par le harnachement landais qui, dégageant complètement le corps, ne joint les animaux que par un joug de garrot et un léger collier. Plusieurs de ces attelages ont servi dans l'offensive de la Somme (automne 1916) (fig. 27).

### Le mulet dans les Alpes.

L'élevage du mulet en ces pays est entretenu par les achats italiens, qui enlèvent les meilleurs sujets, notamment pour leur campagne de Tripolitaine (Arduin-Dumazet).

En Savoie, le mulet est un animal de première nécessité sans lequel les transports ne peuvent se faire, et une exportation excessive de mulets en Italie serait un désastre. Le danger est d'autant plus pressant que la Savoie, le Haut-Dauphiné, la Haute-Provence, les Alpes-Maritimes ne sont pas des pays d'élevage mulassier comparables au Poitou. On n'y trouve pas, comme dans les Deux-Sèvres, une industrie de production du mulet fortement organisée. Nos troupes alpines, qui emploient en grand nombre ces animaux, ne pouvaient même en rassembler assez sur place; elles devaient recourir au Poitou où le dépôt de remonte de Fontenay-le-Comte assurait le recrutement.

Il existe cependant un élevage commercial. Depuis que les corps alpins français et italiens sont des acquéreurs réguliers, les cultivateurs savoisiens ont entrepris l'élevage rationnel du mulet. Deux sociétés se sont créées pour l'achat de baudets reproducteurs. L'une a son siège dans la vallée de l'Arly, région d'Albertville, l'autre dans la haute vallée de l'Isère.

La vallée de l'Arly est la contrée qui se livre avec le plus de succès à cette production. Les jeunes mulets sont vendus dès qu'ils ont atteint l'âge de six mois. Les affaires se traitent dans

les foires, principalement à Mégève, Haute-Luce et Flumat. Le nombre de ces élèves s'élevait à 600 par année, leur prix atteignait de 320 à 360 francs. Les acheteurs ne sont pas tous Savoyards: le département de la Drôme enlève une grande partie des jeunes bêtes pour les préparer au travail, d'autres vont dans les départements méridionaux. Les Espagnols et les Andorrans viennent acheter les mules; on signale même des acquéreurs lorrains. Les Italiens fréquentent assidûment ces foires.

Les jeunes mulets qui ne sont pas exportés en d'autres départements et à l'étranger sont employés en Maurienne (vallée de l'Arc) et en Tarentaise (vallée de l'Isère), aux travaux des champs, aux charrois, et acquièrent les qualités d'endurance qui font des mulets savoyards des bêtes d'élite. Bien dressés, ils sont achetés par les troupes alpines des deux côtés de la frontière à des prix variant de 800 à 1 200 francs. Les foires de Saint-Jean-de-Maurienne sont le principal lieu de transaction.

On peut constater en Haute-Savoie les mêmes faits. Les cantons producteurs confinent d'ailleurs à ceux de l'Arly; les plus riches en mulets sont dans la vallée de l'Arve: Sallanches, Saint-Gervais et Chamonix et le canton de Faverges. Dans le nord du département, vers le Léman, les environs de Boège et de Thonon sont réputés comme producteurs de mulets. Pour tous ces centres, le grand marché est Mégève (foire des 19 et 20 août).

L'élevage et le commerce du mulet sont très importants dans ces deux départements de Savoie.

La Drôme ne possède presque pas de reproducteurs; son industrie mulassière, fort active, est basée sur l'importation des muletons et l'exportation des mulets dressés. Les environs de Romans se livrent activement à ce commerce, ainsi que les campagnes de Valence, la plaine de Valloire, les bords du Rhône, près de Marsanne et de Pierrelatte. Sur 1 200 animaux importés, un millier sont vendus à l'état adulte dans les départements rhodaniens et méditerranéens, l'Italie et l'Espagne. Les autres restent dans le pays, qui possède une population de 12 000 mulets.

Cette activité du dressage des mulets dans la Drôme, très ju-

dicieusement établie, est due aux conditions particulières du climat et du sol, qui en font une zone de transition entre le Poitou et les pays plus chauds où les mulets sont appelés à vivre et à servir.

L'Isère participe légèrement à l'industrie mulassière. Dans l'arrondissement de Saint-Marcellin, les procédés sont semblables à ceux de la Drôme. On produit surtout le mulet de trait à l'aide de muletons importés des mêmes régions qu'à Romans. Dans la haute montagne, en Oisans, au contraire, on pratique l'élevage suivant un mode analogue aux méthodes de la Savoie. De cette province, on tire les élèves passant de la Maurienne en Oisans, par les cols du Lautaret et du Galibier. Il semble que l'Oisans et les vallées du massif du Pelvoux, comme celles du bassin du Drac supérieur, pourraient également devenir de plus grands producteurs de mulets. L'emploi des animaux de bât, sans avoir l'importance capitale qu'il possède en Savoie, n'en est pas moins répandu (Arduin-Dumazet).

Dans les Basses-Alpes, la création de chemins carrossables a fait abandonner, à tort, sur bien des points, l'élevage et l'emploi du mulet. On y revient cependant, mais c'est une rééducation à faire.

Les Hautes-Alpes, au contraire, sont restées fidèles à l'industrie mulassière; on évalue à 600 le nombre annuel de jeunes animaux nés dans le pays, c'est-à-dire autant qu'en Savoie. Une recrudescence de production est même signalée dans cette partie du Dauphiné.

Les animaux obtenus ne sauraient concurrencer les fortes bêtes dressées dans la Drôme; ils sont de petite taille, mais robustes et endurants; ils se montrent très aptes au transport par bât, seul possible dans ces pays accidentés. Quelques tentatives ont été tentées pour améliorer la race; des étalons assez nombreux sont importés du Poitou; on en a fait également venir de Toscane, dont les produits sont très appréciés.

Cette vitalité de l'industrie mulassière dans les Hautes-Alpes est due, en partie, à l'exemple donné par les troupes alpines qui sillonnent le haut pays en tous sens dès que les neiges ont fondu, et auxquelles les mulets rendent de



grands services pour les marches et les ravitaillements.

Dans les Alpes-Maritimes, l'effectif des mulets est considérable. Les villageois les utilisent comme moyen de communication, par des voies d'accès difficiles. Mais ces mulets sont, en très faible proportion, nés dans le pays : les mulets de bât sont importés du Poitou, de la Savoie, des Hautes-Alpes; les mulets de trait proviennent de la Drôme.

### Le mulet en Corse.

En Corse le cheval porte son maître sur des routes longues et souvent difficiles. La selle est presque toujours l'antique « selle à piquer » qu'on emploie en Italie, d'où nos écuyers l'ont du reste importée pour l'introduire dans nos manèges : la forme du siège, l'élevation des battes et du trousséquin favorisent la tenue. Ainsi montés, les cavaliers pratiquent volontiers le trot à la française ou le galop rapide : allures désordonnées, violentes, qui les transportent d'aise. Tout le monde se sert du cheval, vieillards, femmes, enfants. Le Corse, comme l'Arabe, ignore les finesses de l'équitation, mais il est hardi, casse-cou (1).

Le Corse voyage beaucoup ; il descend de son village haut perché, il vient à la ville voisine distante de 25 ou 30 kilomètres ; il a toujours de la terre en montagne et en plaine, il entretient des animaux de part et d'autre et il lui faut un cheval. Les goûts, les habitudes et les besoins ont de tout temps nécessité une population chevaline dont on peut apprécier le nombre en voyageant sur les grandes routes au moment des récoltes. Mais pour ces déplacements, ces transports, l'âne et le mulet sont également employés.

Ce peuple pasteur vit de ses troupeaux, de ses forêts, de ses olives ; quand il se résigne à gratter de-ci de-là son sol accidenté, le Corse emploie le plus souvent des bœufs. Le cheval effectue les transports à dos des récoltes : foin, gerbes, vendanges, mais pour les lourds charrois on lui préfère le mulet.

(1) P. DE CHOIN, La situation chevaline en Corse (*La Vie agricole*, 17 juin 1916).

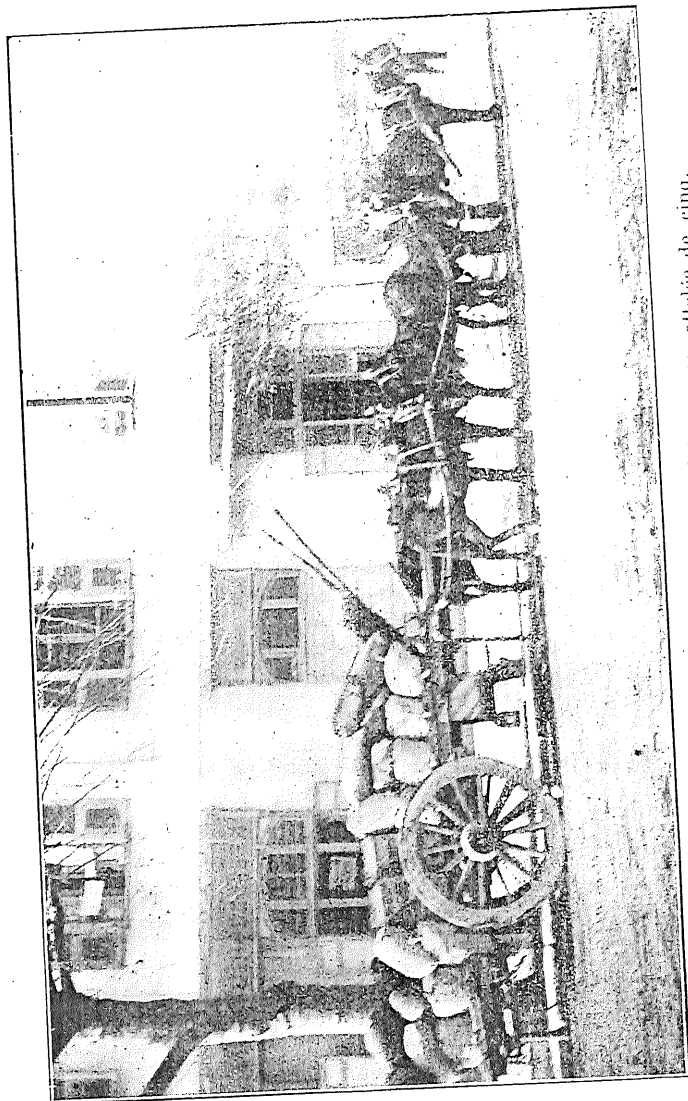


Fig. 28. — L'utilisation courante du mulet corse par attelage de cinq.

Le cheval corse n'est pas un cheval de culture. En Corse, il faudra poursuivre l'importation de gros chevaux adultes pour le trait ou continuer à utiliser les mulets pour le travail de la terre.

Le service des Remontes, représenté depuis 1894 par le dépôt d'Arles, prélève en Corse, dans sa tournée annuelle, la tête de la production.

Jusqu'en 1909, l'armée n'achetait en Corse que pour assurer la remonte des divers corps et services stationnés dans l'île, la gendarmerie notamment. Maintenant, on achète pour les besoins de la cavalerie légère du continent, ce qui n'empêche pas une commission locale d'opérer en permanence pour les besoins de l'île. Les achats de mulets montrent une importance croissante.

En 1914, le service des Remontes avait acquis 47 chevaux pour un peu plus de 50 000 francs ; en 1915, les tournées de juillet et de décembre ont provoqué l'acquisition de 72 chevaux et de 261 mulets pour une somme dépassant 2 809 000 francs.

En année ordinaire, la Remonte achète des animaux de quatre à huit ans. Dès la guerre de 1914, elle a acheté des animaux d'âge, mais en conservant le même minimum de taille, 1<sup>m</sup>,48. Pour les mulets, elle est descendue à 1<sup>m</sup>,40, afin de ne pas se priver d'excellents porteurs de mitrailleuses.

En 1914, la réquisition a naturellement prélevé chevaux et mulets. La plupart de ces animaux toisaient de 1<sup>m</sup>,35 à 1<sup>m</sup>,45, mais on en a pris de 1<sup>m</sup>,30. Les Commissions ont payé les animaux d'âge de 400 à 500 francs, et 1 000 francs environ les sujets en plein rendement.

*La production du mulet dans la Corse.* — A côté de la production chevaline, prospère la production mulassière. Le mulet corse est remarquable par sa finesse de tissus, sa distinction, sa rusticité. Doué d'une grande vivacité d'allures, il traîne le cabriolet au train d'un cheval.

D'une taille moyenne (1<sup>m</sup>,35 à 1<sup>m</sup>,40), ces animaux sont, pour la plupart, de robe baie, variant du bai-cerise au brun foncé. On en rencontre un bon nombre de zébrés, surtout en Balagne. Ils sont tous remarquables par leur sécheresse de membres, leur densité musculaire, et leurs crins qui ont la finesse du pur sang.

C'est incontestablement aux mères, aux juments corses primitives ou améliorées, mais toujours d'ascendance orientale, que sont dues ces hautes qualités ; les Haras travaillent ainsi, par la production des mères, à la prospérité du mulet corse. Les baudets sont indigènes, élevés spécialement en vue de la reproduction, à l'exception de ceux qu'on importe de Sardaigne.

Ces baudets sont dispersés dans l'île entière : en Balagne, dans le Nebbio, dans la Castagniccia et le Fiumorbo, dans la Casinca et dans le Sud. Il y en a 25 ou 30 faisant régulièrement la monte et le plus souvent dans les mêmes centres que les étalons de l'État, en dehors de ceux qui ont leur place dans la montagne : les deux industries coexistent sans se nuire.

Pratiquement les mulets sont employés pour le bât, les transports attelés ; ils servent aux travaux cultureux. Leur petite taille les avait fait autrefois négliger par l'armée, mais ils ont fait leurs preuves de façon péremptoire dans la Guerre européenne, comme porteurs de mitrailleuses, tracteurs de voiturette, etc.

En Corse, ils sont le plus souvent chargés à 160 kilogrammes. Attelés, on les réunit généralement par cinq ou par six ; ils peuvent alors tirer 5 000 kilogr. sur des chars qui pèsent 1 500 kilogr. C'est ainsi qu'on charrie sur les routes nationales le charbon de bois, les matériaux de construction, etc. Pour les transports plus lourds, on emploie les mulets de haute taille qui naissent en plaine. La plupart des mulets corses toisent de 1<sup>m</sup>,35 à 1<sup>m</sup>,40, mais beaucoup ont de 1<sup>m</sup>,40 à 1<sup>m</sup>,46 et même plus.

Notons, pour la Corse, l'excellente orientation de l'élevage et l'équilibre existant entre les productions chevaline et mulassière. Ce département est, de tous les départements méditerranéens, le client le plus important des Haras : il utilise à la production environ 1 200 poulinières ; ses chevaux, ses mulets ont prouvé leur aptitude aux durs travaux en temps de paix et en guerre.

*Commerce, exportation, foires.* — Les transactions se négocient principalement en foire : à la Saint-Pancrace (mai), à Ajaccio ; à Propriano, au commencement de juin ; à Aullène,

au commencement d'août; à la Santa, à Casamaccioli, en septembre.

À l'occasion de ces foires, beaucoup d'animaux sont échangés entre insulaires avec ou sans accompagnement d'argent; il se traite aussi beaucoup d'affaires sur les poulains d'un an et deux ans aux prix de 150 à 200 francs.

D'un bout à l'autre de l'année, et spécialement à la suite des grandes foires, il s'exporte environ: 400 chevaux et juments; 50 à 60 poulains; 150 mulets et mules et une cinquantaine d'ânes.

Les chiffres d'importation sont infimes et s'élèvent à peine à 15 ou 20 animaux, en dehors de ceux qui vont dans les services de l'armée.

La plupart des poulinières ont de 1<sup>m</sup>,35 à 1<sup>m</sup>,45 et 15 p. 100 seulement présentent une taille supérieure, sans arriver, sauf exception, à 1<sup>m</sup>,52. Ce sont là des gabarits appropriés à ce pays resté si attaché à ce qu'il appelle le vieux type corse. La taille ne doit plus être relevée; le pays est trop peu riche, l'habitant trop peu instruit pour qu'on puisse tenter sur ce sol granitique la production d'un plus grand cheval.

L'incomparable poney corse ne toise pas plus de 1<sup>m</sup>,30. Il possède des qualités précieuses, vivant de rien, marchant vite portant des poids élevés. Il a malheureusement presque complètement disparu; l'orientation nouvelle de l'élevage, après la Guerre (1), permettra, il faut l'espérer, le développement judicieux de cet élevage parfaitement approprié au milieu et aux ressources de l'île.

(1) Voy. P. DIFFLOTH, L'utilisation intensive des petits chevaux (*La Vie agricole*, 7 avril 1917).

## QUATRIÈME PARTIE

### EXPLOITATION DES ANES ET DES MULETS

#### 1. — ALIMENTATION

*Rations.* — Les règles suivies pour l'alimentation des mulets ou des ânes suivent les principes généraux appliqués au cheval (1).

Le foin, les fourrages, les pailles (blé ou avoine) accordent à l'organisme, avec les principes alibiles, la proportion de cellulose nécessaire; on enrichit cette ration de grains: avoine, orge, maïs, ou encore blé, féveroles, etc. Les racines sont facilement acceptées: carottes, betteraves, ou les tubercules: topinambours, et même pommes de terre *cuites*. Comme fourrages verts, les plus appréciés sont la luzerne, le trèfle, le sainfoin, la vesce, le pois, le maïs, le moha, ou les céréales en vert: seigle, avoine, seuls ou associés avec des légumineuses (dravière, hivernage, etc.).

La sobriété de l'âne, sa facilité d'alimentation sont proverbiales: il se contente des herbes les plus grossières; le mulet a nettement hérité de cette qualité, trop souvent exploitée pour mal nourrir des animaux qui, mieux alimentés, assureraient des bénéfices plus sensibles et plus sûrs.

Très sobre, le mulet supporte bien la faim, la soif; une alimentation grossière peut le satisfaire (herbes dures, pailles de la brousse). L'âne et le mulet produiraient, pour une quantité d'aliment donnée, un travail plus considérable que le cheval (Sanson et Duclert). La puissance digestive des deux premiers

(1) Voy. P. DIFFLOTH, *Zootechnie générale* (12<sup>e</sup> mille) et *Races chevalines* (14<sup>e</sup> mille).

équidés est plus élevée et ils digèrent une plus forte proportion de matière sèche.

Plus raisonnable, le mulet est rarement atteint de déchirures stomacales ou intestinales par voracité et surcharge alimentaire.

Lors de la capitulation de Metz, les mulets avaient mieux résisté que les chevaux aux dures privations du siège.

Cette facilité à se nourrir ne doit pas cependant être exagérée. Trop souvent, dans le sud-est de la France, on alimente ces animaux de roseaux, paille hachée, ce qui développe exagérément le ventre, fausse le modèle, etc.

**Boissons.** — Mais le baudet, comme l'âne, est difficile à abreuver: il veut de l'eau pure, non troublée. En colonne, on fait toujours boire les mulets avant les chevaux. Les Arabes utilisent même cette défiance des mulets pour reconnaître les eaux potables. Le mulet boit lentement, sans enfoncer dans l'eau les naseaux, par prudence et non, comme l'écrivait Buffon, « par la peur que lui fait l'ombre de ses oreilles ».

En Algérie-Tunisie, les animaux buvant des eaux impures peuvent absorber des sangsues: il est parfois prudent de faire boire les ânes ou mulets à travers une musette. Les sangsues fixées dans le pharynx affaiblissent les animaux et peuvent même provoquer des asphyxies. Si l'on ne peut détacher à la main les sangsues, on pratiquera des fumigations de goudron, de tabac, etc. Un tampon d'ouate imprégné d'éther et conduit avec une sonde peut débarrasser le pharynx de ces parasites.

**Maladies et parasites.** — Les plaies de la bouche doivent être guéries rapidement, car elles contrarient l'alimentation régulière. Lorsque les dents évoluent, la muqueuse buccale apparaît enflée, rouge, derrière les incisives supérieures (*lampas*).

Cette inflammation ou *stomatite* se traite par des lotions à l'eau miellée, et vinaigrée et la distribution de barbotages clairs, faciles à boire, additionnés de sulfate de soude. Il est toujours inutile ou dangereux de percer le *lampas*, opération qui peut provoquer une hémorragie fatale ou des infections graves.

Les intestins des ânes, mulets peuvent contenir des larves d'œstre (voir p. 102) et des vers ou *helminthes*. Les vers de l'estomac appartiennent à la famille des spiroptères, des strongles, si dangereux chez le mouton, les volailles, etc.

Chez les ânes et mulets, ces parasites sont rarement dangereux, sauf s'ils forment des tumeurs au voisinage du pylore.

Dans l'intestin peuvent exister assez exceptionnellement trois ténias différents (*Tænia plissé*, *T. perfolié*, *T. mamillans*) dont l'action paraît peu inquiétante.

L'*ascaride mégalocéphale* est dangereux chez les jeunes sujets par la diarrhée qu'il provoque ou, en grand nombre, par les obstructions intestinales qu'il détermine. Signalons encore des *oxyures* (*Oxyure courbé*, *O. vivipare*, etc.), le *sclérotome armé*, etc., qui occasionnent la formation de tumeurs sur la muqueuse intestinale.

Les vermifuges seront utilement conseillés, ainsi que l'acide arsénieux (1 à 3 grammes), l'extrait de fougère mâle, la crème de tartre, l'aloès, l'essence de térébenthine, etc.

## II. — DRESSAGE

**Aptitudes et services.** — L'âne sert ordinairement au trait léger, et; plus particulièrement en Orient, comme porteur. C'est par excellence la bête de trait de la petite culture, des artisans, des petits métiers.

Mal soigné, insuffisamment nourri, traité sans ménagements, il rend, avec un dévouement constant, les plus grands services.

Il serait intéressant d'appliquer à ce serviteur dévoué les méthodes rationnelles d'élevage et d'alimentation dont bénéficier nos autres races domestiques. On peut se demander quel rendement atteindrait l'utilisation de ce moteur animal, élevé, nourri, amélioré avec intelligence.

Dans les fermes, les ânes portent les pots de lait, conduisent les légumes au marché. Les touristes les utilisent dans les montagnes, sur les plages, à Berck-Plage notamment.

En Égypte, les âniers constituent une corporation importante

et les nombreuses excursions s'effectuent sur ces montures légères.

Ce sont les plus aimables bêtes du monde, quoique indignement méconnues en Europe. Cette race, comme celle des chats et tant d'autres, fait partie de la longue liste des races incomprises. Cependant Topfer, qui disait de l'âne : « Il lui manque, c'est vrai, de la noblesse », Topfer ne connaissait que nos ânes humiliés d'Europe ; il n'avait pas vu les fiers petits ânes musulmans, avec leur selle de maroquin rouge bien rembourrée, leurs floches de soie sur le nez, leur tête haute, leur regard hardi. Il ne les avait pas vus, épris de gloire, se lancer à fond de train, dépasser un rival au galop et s'enivrer des fumées de la gloire. Les ânes du Caire ont ce que Topfer appelle la bosse, le *la*, ce sixième sens, ce je ne sais quoi qui fait les grands peintres, les grands poètes, les grands musiciens... et les grands ânes. Ce *la*, nos ânes d'Europe ne l'ont pas — mais par la faute des éleveurs.

Les types plus forts, plus puissants, sont recherchés par la moyenne culture, les vigneronns principalement. La docilité de l'âne, son facile entretien en font l'aide précieuse des fermiers peu fortunés.

La production de l'âne est une opération souvent avantageuse. L'ânon s'élève facilement et trouve preneur soit dans les fermes, soit dans les parcs d'amateur. Si cette spéculation était conduite suivant les méthodes perfectionnées, les résultats obtenus se signaleraient par leur intérêt certain.

Le lait d'ânesse, difficile à obtenir pratiquement, a eu son heure de célébrité, contre la syphilis, déclarait-on, ou pour l'allaitement des nourrissons délicats. Enfin la chair de l'âne passe pour être d'excellente qualité et sert, surtout en Italie, à fabriquer des saucissons.

**Dressage et soins.** — L'âne est facilement dressé ; sa rétivité est plutôt apparente et tient à une résistance instinctive aux efforts excessifs qu'on lui impose. Son allure est modérée, il trotte peu longtemps, sauf certains ânes de petite taille. La douceur, la patience du conducteur sont, là encore, très recommandables.

Nous avons vu, en étudiant le caractère du mulet, que son

dressage, sa conduite sont aisés, à condition qu'on le traite avec justice et douceur.

**Pansage.** — Maintenus dans des écuries vastes, aérées, éclairées et propres, ânes ou mulets seront pansés chaque jour.

Si l'âne se roule dans la poussière, c'est pour calmer l'irri-

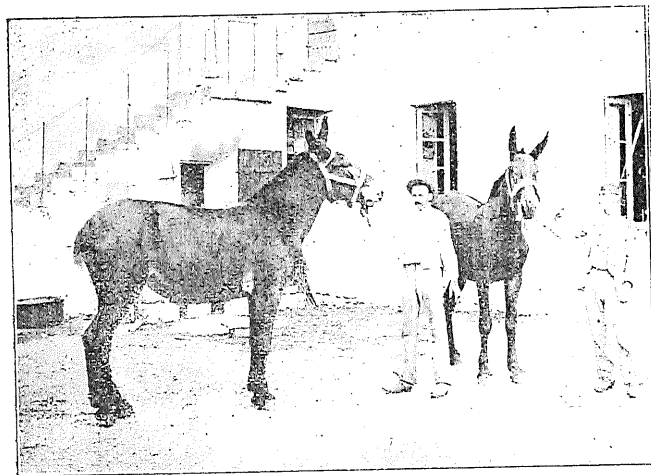


Fig. 29. — Mules préparées pour la vente au Poitou.

tation cutanée que lui procurent précisément les parasites et les malpropretés. L'étrille, la brosse, l'éponge sont les accessoires indispensables d'un élevage soigné. Le tondage est même recommandable et, ainsi que le pansage, favorise la circulation sous-cutanée, excite l'appétit, maintient la propreté générale, etc.

Un pansage insuffisant entraîne des affections cutanées. Le pityriasis est une variété de dartre desquamant la peau en paillettes de son. Provoquées par des champignons (*Microsporon furfur* ou *Trichophyton tonsurans*), ces affections peuvent amener l'herpès. La dartre squameuse se traite par une propreté rigoureuse, le savonnage des parties atteintes

et des applications de teinture d'iode ou de nitrate d'argent. Les mêmes traitements s'appliquent à l'herpès tonsurant, détruit aisément avec des frictions d'onguent mercuriel.

### III. — HARNACHEMENT

Le bât doit être ajusté avec soin sur le dos du mulet porteur, ainsi que la sellette du tractionneur. La dossière, la sous-ventrière seront réglées avec attention; souvent la croupière est trop tendue. Le reculement ou avaloire est parfois trop serré et gêne la liberté d'allures.

L'appareil de traction comprend le collier, la bricole ou des dispositifs spéciaux, comme dans les Landes (fig. 27).

Le harnachement sera graissé avec soin: le cuir doit être maintenu souple, surtout dans les régions qui touchent le corps de l'animal. Les parties rembourrées devront être nettoyées, lavées et séchées.

Lorsque les épaules seront blessées par le collier, on devra recourir aux lotions astringentes, la bricole remplacera le collier jusqu'à guérison des plaies.

Les cors, dus à l'induration de l'épiderme par frottement des harnais, du collier, sont combattus par des cataplasmes, des pansements à la teinture d'aloès ou à l'eau-de-vie phéniquée. L'ajustement du harnais est indispensable.

Diverses mouches inquiètent ces animaux, les œstres (*Gastrophilus equi*, *G. hemorroïdales*) notamment. La femelle des premiers pond, de juin à octobre, ses œufs sur les avant-bras, les canons. Le mulet, se léchant, avale les larves qui se fixent sur la muqueuse stomacale et déterminent des gastrites, des ulcérations. Dix mois après, les larves sont expulsées.

Un pansage énergique est quelquefois impuissant à détacher les œufs, même après avoir enduit la région envahie avec un corps gras. L'absorption de capsules de sulfure de carbone bien dosées est recommandable.

Les mouches *hipposques* (*Hippobosca equina*) tourmentent, en juillet, les animaux, qu'on doit protéger en été par des filets, caparaçons, émouchettes, coiffes d'oreilles, etc.

Les boiteries suggèrent immédiatement l'examen du pied.

### IV. — FERRURE

*Sabot.* — Le sabot du mulet et de l'âne est plus long que large, resserré par côtés, légèrement rétréci à la base, haut et droit. Les talons sont élevés, la fourchette profondément enfoncée au fond de l'excavation formée par la sole (1).

La paroi, épaisse en pince et mamelles, est mince en quartiers, les barres peu inclinées et la corne se montre dure, résistante, surtout dans les couches superficielles.

Il y a peu de différence entre la forme du pied de devant et celui de derrière, qui est cependant un peu plus droit et présente souvent une certaine tendance à devenir pinçard.

*Ferrure du mulet.* — On utilisait fréquemment, autrefois, le fer à la *florentine* à pince prolongée, pointue et contournée en dedans. Pour les mulets de gros trait, chez lesquels le pied reste relativement petit par rapport à la masse du corps, on continue dans la pratique à faire déborder le pied par le fer, de façon à augmenter la surface d'appui et la résistance à l'usure (fers à la *provençale* à pince carrée).

Les mulets de bât et de trait léger ne réclament pas des fers à garniture excessive, comme on a encore trop fréquemment des tendances à le croire. Une ferrure établie d'après les mêmes principes que celle du cheval convient dans la majorité des cas.

Dans l'armée, le fer à mulet de devant (fig. 30) offre une tournure en rapport avec la forme du sabot; les mamelles sont saillantes et les branches droites. L'épaisseur est uniforme, la couverture un peu plus forte que celle du fer à cheval, mais toujours plus accusée en pince qu'en éponges.

Les étampures, au nombre de six, huit, sont percées plus à gras que sur le fer à cheval et un peu moins à gras à la branche du dedans qu'en pince et à la branche du dehors. Elles sont réparties sur les deux tiers antérieurs du fer. Celles de la pince et des mamelles sont distantes de 30 millimètres d'axe en axe pour réserver l'emplacement des mortaises.

Un pinçon est levé comme au fer à cheval afin de conso-

(1) Voy. TASSER, *Maréchalier*, 1912, 1 vol. in-18.

luder la ferrure, surtout dans les glissades, et guider l'ouvrier pour l'application du fer droit sous le pied.

Chez le mulet de trait léger, les éponges sont sectionnées pour ne pas déborder les talons ; elles sont ensuite arrondies et biseautées. Pour le mulet de bât, la garniture doit être un peu plus forte, et les éponges débordent les talons d'environ 1 centimètre. Cette particularité est exigée par le genre de service des mulets de bât, qui sont surtout employés en pays de montagne. La garniture des éponges protège dans les descentes les talons et les glomes de la fourchette. Sans ces précautions, les glomes et le bourrelet en talons frottent, s'usent, se crevasent, deviennent très sensibles et font boiter l'animal.

Le fer à mulet de derrière (fig. 30, plus épais en pince qu'en éponges, est un peu plus couvert en pince que le fer de devant. Il ne porte d'étampures que sur les branches. Les plus rapprochées de la pince touchent par leur angle antéro-externe la ligne tangente à la voûte du fer. Les dernières sont un peu plus rapprochées des talons que dans le fer antérieur.

La pince déborde notablement le pied et ne porte pas de pinçon. En pays de montagne, les éponges sont repliées pour former des crampons fixes.

L'ajusture est donnée de la même façon qu'au fer de devant.

Les mortaises d'attente pour la ferrure à glacé, au fer antérieur, sont disposées comme celles du fer à cheval ; au fer postérieur, celles des pinces sont situées *en avant des étampures*, leur centre à 15 millim. du centre de l'étampure et à 10 ou 12 millim. du bord externe du fer, suivant les pointures. Les mortaises des éponges ont leur centre à 15 millim. en avant de la base du crampon et au milieu de la couverture. On ne cramponne en éponges que lorsque les crampons fixes sont usés. Le règlement prévoit treize pointures de fers à mulet.

Le pied du mulet *se pare d'aplomb et au degré voulu*, comme celui du cheval. Il est inutile et même nuisible de faire tomber carrément la pince sur une grande étendue, comme on le fait encore trop souvent. Il est bon de fixer le fer avec des clous à lame mince, de brocher haut et de prendre beaucoup de soin en brochant les clous des quartiers, car la corne est souvent très mince dans ces régions.

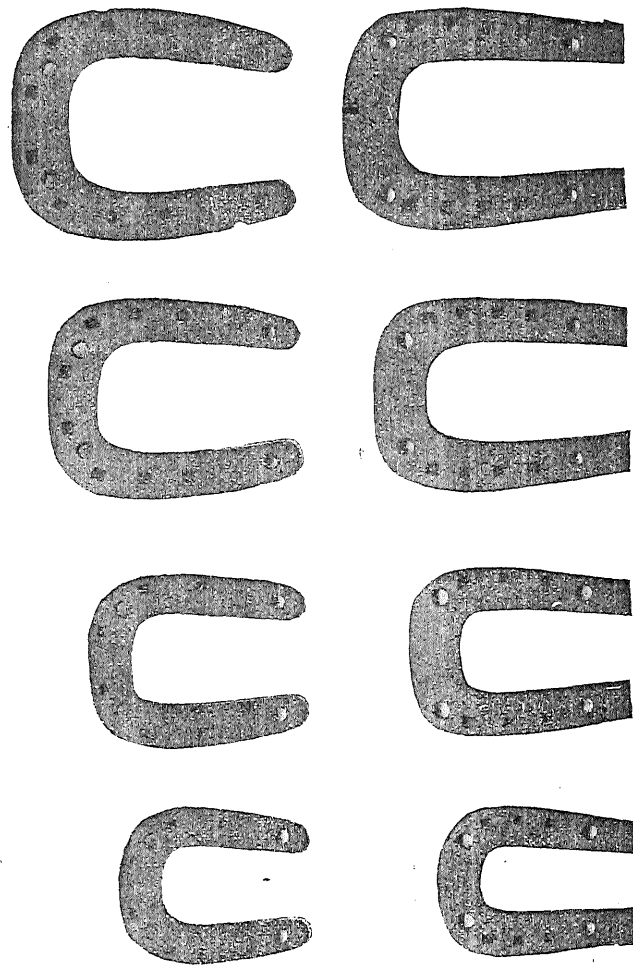


Fig. 30. - Fers du mulet.

**Ferrure de l'âne.** — L'âne a le sabot dur et résistant, aussi travaille-t-il parfois sans être ferré. Lorsque la protection du pied devient utile, on lui applique des fers à peu près semblables à ceux du mulet : fers minces, étroits, à cinq ou six étampures, pince un peu moins relevée que le mulet et garniture moins accusée.

En Provence, les mulets et les ânes portent fréquemment des fers avec forte garniture, dont les éponges relevées, entaillées sur une longueur d'environ 2 centimètres, protègent les talons.

Les ferrures spéciales et pathologiques qui conviennent au cheval peuvent également être utilisées pour le mulet et l'âne.

Les pieds de l'âne et du mulet présentent les mêmes déformations que chez le cheval. Le  *pied hélicoïdal*  peut atteindre des dimensions extraordinaires ; témoin l'âne cité par Cadéac qui, après six ans de stabulation sans aucun soin, avait des sabots dont la longueur, prise en suivant la pince, variait de 0<sup>m</sup>,60 à 1<sup>m</sup>,10 (fig. 31).

## V. — TARES

Les principales tares des membres sont analogues à celles du cheval.

Les *molettes* affectent les synoviales tendineuses ; si leur présence provoque la boiterie, on exerce des frictions vésicantes ou même un léger feu.

Rares chez les ânes, les *oessignons* articulaires ou tendineux se rencontrent parfois chez le mulet ; si les ablutions froides, les vésicants ne guérissent pas la boiterie, il faut recourir au feu.

Le *capelet*, développé chez les animaux rumeurs, déforme la pointe du jarret ; les irrigations froides, les emplâtres de craie vinaigrée sont indiqués.

Inflammation grave des synoviales tendineuses ou des tendons, le *nerf-férule*, entraînant la boiterie, se traite par des douches froides, des frictions à l'onguent mercuriel ou à l'onguent rouge.

Le *clou de rue* piqué dans la surface plantaire doit être retiré avec précautions et la région avoisinante lavée immédiatement

et soigneusement aux antiseptiques. L'animal défermé, on amincit la corne autour du point douloureux pour appliquer des cataplasmes phéniqués. Les soins du vétérinaire empêchent l'infection ultérieure.

La *piqûre de maréchal* amenée par la maladresse d'un ouvrier ferrant un pied à corne mince peut produire l'« enclouure », abcès sous-corné difficile à guérir. Il faut retirer

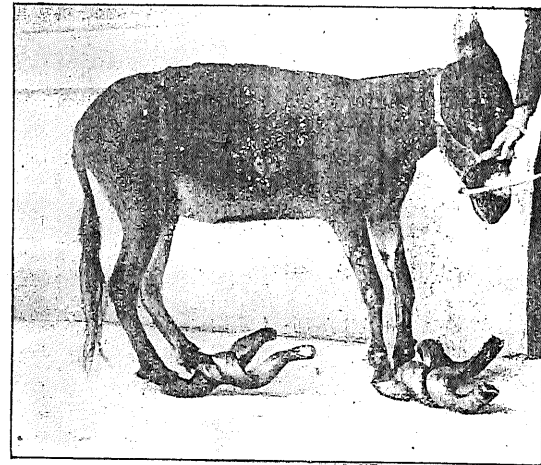


Fig. 31. — Pieds longs, hélicoïdaux.

immédiatement le clou incriminé et opérer une antiseptie rigoureuse.

Un animal *couronné*, on lavera la blessure des genoux avec des lotions astringentes, l'extrait de Saturne très dilué, en attendant les soins du vétérinaire si la blessure est profonde.

Les *eaux aux jambes*, eczéma pustuleux et suintant de la peau des extrémités des membres, peuvent être sèches ou humides. La première forme, peu grave mais tenace, se manifeste en arrière du boulet, parmi les crins du fanon. Cet eczéma se guérit difficilement malgré des lotions successivement astringentes et caustiques.



Le *crapaud* indique une mauvaise sécrétion de la corne de la face plantaire du pied, qui se ramollit, blanchit et exhale une odeur nauséabonde. Cette affection, longue à soigner, entraîne la boiterie; elle est surtout visible chez les animaux lymphatiques vivant sur des prés humides, ce qui est rarement le cas des mulets ou des ânes. Ces derniers, par contre, sont atteints de la *crapaudine* ou *mal d'âne*, sécrétion vicieuse du bourrelet périoplique à la face antérieure du sabot. La corne se fendille, se casse, s'émiette. Des caustiques appropriés modifieront la sécrétion défectueuse de la corne.

Les *efforts de boulet*, ou entorse de l'articulation métacarpo-phalangienne ou métatarso-phalangienne, provoquent des tiraillements ou des déchirures des ligaments articulaires entraînant, avec un gonflement chaud, douloureux, une légère boiterie.

Des bains froids, des compresses d'extrait de Saturne (50 grammes par litre d'eau) sont indiqués, en attendant des vésicatoires ou, s'il le faut, l'application du feu.

L'âne présente parfois dans le pli du genou (*malandre*) ou du jarret (*solandre*) des crevasses dues à la malpropreté, au lymphatisme, à l'humidité, aux piqûres des mouches, etc. On appliquera sur les plaies de l'onguent mercuriel ou égyptiac, des poudres absorbantes (plâtre coaltaré, charbon, etc.).

## VI. — MALADIES

Les maladies, peu fréquentes en réalité chez l'âne, le mulet, prennent, par contre, un caractère de gravité assez inquiétant.

L'âne soumis à une affection soudaine révèle dans son attitude des symptômes alarmants; il réagit peu contre les agents infectieux, les soins sont difficiles à appliquer et certains médicaments, les purgatifs notamment, se montrent souvent sans action.

L'état de bonne santé se manifeste par une peau souple, douce, une attitude alerte, sans être nerveuse; l'œil est vif, les oreilles mobiles. Les déjections seront assez dures, sans mucosités. Les muqueuses se révèlent roses, la respiration mesurée, les mouvements du flanc réguliers. Comme pour le cheval, en pinçant avec les doigts la colonne vertébrale à

hauteur des reins, on voit l'animal fléchir l'épine dorsale.

Au contraire, une attitude abattue, avec la tête basse, l'œil fixe, les oreilles tombantes, l'absence d'appétit, témoignent de symptômes inquiétants. La peau sèche et chaude, le poil piqué, les conjonctives pâles ou injectées, jaunâtres, sont des indices à surveiller, ainsi que le pouls rapide, l'urine

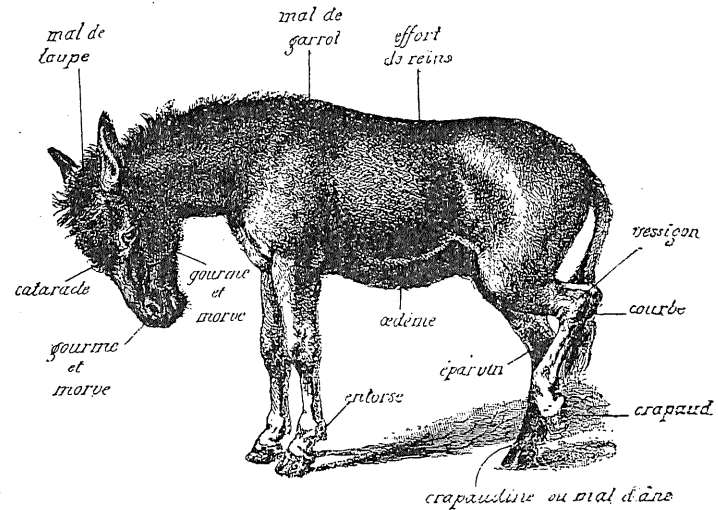


Fig. 32. — Siège des maladies de l'âne.

trouble. Si l'animal se roule sur sa litière, regarde son ventre, s'il a la bouche sèche, la langue chargée d'un dépôt blanchâtre, il faut craindre des coliques.

Dès qu'un de ces symptômes apparaît, on mettra l'animal à la diète ou au régime laxatif (barbotages de son et paille), en attendant l'arrivée du vétérinaire. Nous étudierons rapidement les principales affections.

### Maladies des jeunes.

Les ânons, les mulettons à la mamelle peuvent être atteints de certaines affections entraînant des désordres graves ou même la mort.

**Arthrite.** — Les jeunes élèves restent couchés, dans une attitude accablée; levés, ils boitent, refusent de têter et montrent des articulations, celles des genoux notamment, gonflées, douloureuses, chaudes. Ces inflammations purulentes entraînent la plupart du temps, malgré les soins, la mort du sujet. On a incriminé parfois le lait trop abondant de la mère, une suralimentation excessive; il semble qu'il y ait là, comme dans l'arthrite des veaux, des porcelets, une infection par l'ombilic du jeune, à sa naissance. Afin de fermer la porte à tout germe infectieux, on lavera soigneusement avec des antiseptiques le cordon ombilical sectionné proprement et étroitement ligaturé avec un fil aseptisé.

**Diarrhée.** — La diarrhée des ânes ou muletons tient également à une infection ombilicale combattue par les mêmes procédés. Il est indispensable en outre de faire têter au jeune le lait colostrale dont les propriétés laxatives, voulues par la nature, expulsent de l'intestin le méconium, accumulé pendant la vie fœtale, et qui prépare graduellement l'intestin à recevoir le lait normal. C'est un préjugé coupable qui fait jeter le lait colostrale ou conseille de le distribuer à la mère.

Si l'entérite diarrhéique survient, avec son inappétence, ses selles blanchâtres, liquides, caillebotées, fétides, on la combattra par l'absorption d'œufs crus, des frictions sèches, des sinapismes sur les membres et le ventre.

Des potions appropriées [2<sup>gr</sup>,50 d'acide salicylique et d'acide tannique mélangés dissous dans 250 grammes d'infusion de camomille; salol (8 grammes), oxyde de bismuth (15 grammes), carbonate de chaux (30 grammes), mélangés et divisés en six paquets; benzo-naphtol (1 gramme), salicylate de soude (1 gramme), sous-nitrate de bismuth (15 grammes), opium brut (25 centigrammes), etc.], administrées toutes les quatre heures, provoquent des améliorations sensibles.

### Maladies des adultes.

**Arthrite.** — L'arthrite ordinaire ou inflammation spontanée d'une articulation, est assez rare chez l'âne, à moins qu'elle ne provienne de coups, contusions ou chutes. En attendant les

soins du vétérinaire, le repos, les irrigations froides, un pansement antiseptique sont utiles.

L'arthrite des ânes ou des muletons cause des ravages dans l'élevage. Le jeune élève reste couché, boite sitôt levé, présente des articulations gonflées, douloureuses, chaudes. Il semble que, comme dans le cas des porcelets, des veaux, l'infection se produise par l'ombilic. Afin d'empêcher la pénétration de l'agent infectieux, on ligaturera le cordon ombilical avec l'asepsie la plus rigoureuse.

**Lymphangite.** — C'est l'engorgement douloureux d'un membre, avec fièvre et perte d'appétit. Souvent manifestée à la suite d'un repos prolongé, la lymphangite tient à la présence de crevasses, plaies, qu'il faut panser, laver aux antiseptiques, couvrir de teinture d'iode. Un emplâtre de craie délayée dans l'eau vinaigrée aide à la disparition de l'enflure, ainsi que l'absorption de barbotages additionnés de sel de soude (15 à 30 grammes).

Si l'engorgement persiste, le vétérinaire décèlera la présence d'un abcès. Signalons, depuis la Guerre, l'apparition d'une lymphangite épizootique.

**Abcès.** — Le gonflement, la douleur sont combattus par des cataplasmes phéniqués ou des onguents (populeum). Le vétérinaire ponctionnera ensuite la tumeur.

**Échauboulure.** — Chez le mulet, on constate parfois sur l'encolure, aux cuisses, autour des ouvertures naturelles, des tumeurs dures, chaudes, provoquées souvent par des refroidissements brusques accompagnant une alimentation surabondante. Des saignées, les purgatifs, les barbotages s'associeront à des lotions locales d'eau vinaigrée.

**Bronchite.** — **Pousse.** — La bronchite chronique accompagnée de jetage, de toux conduit rapidement à la pousse. La pousse indique soit l'emphysème pulmonaire, la pleurésie, la pneumonie, ou les affections du cœur. L'irrégularité des mouvements du flanc, surtout après une course rapide, est un de ses caractères.

Un régime rafraîchissant [fourrages verts en été; carottes, betteraves en hiver; mélasse, miel (500 grammes par jour), son, paille hachée] s'associera aux boissons goudronnées.

L'arsenic, l'iodure de potassium sont employés efficacement, associés avec le traitement de la maladie indiquée par le vétérinaire.

**Emphysème pulmonaire.** — Assez rare chez les ânes et mulets, cette affection, caractérisée par une respiration sifflante, saccadée, avec jetage blanc, se combat par les traitements arsenicaux, iodurés, associés à des granules de strychnine, de digitaline qui empêchent l'asphyxie.

Un régime rafraîchissant (carottes, betteraves, paille, à l'exclusion de fourrages médiocres) aide au rétablissement des malades.

**Pneumonie.** — Sous ses diverses formes, infectieuse, chronique, etc., cette maladie révèle l'inflammation du tissu pulmonaire par des agents infectieux, sous l'influence du froid, etc. La fièvre, l'inappétence, l'abattement, la coloration des conjonctives, l'essoufflement, le jetage sanguinolent, sont les premiers symptômes qui nécessitent, avant l'arrivée du vétérinaire, l'application de révulsifs (sinapismes) autour de la poitrine.

**Pleurésie.** — Caractérisée par l'infection de la plèvre, la pleurésie *aiguë* (fièvre, respiration accélérée, toux sèche, plaintes) demande le secours immédiat de la saignée et des sinapismes. La pleurésie *chronique*, rare chez l'âne et peu fréquente chez le mulet, nécessite la ponction de la sérosité accumulée dans les plèvres.

**Coliques.** — Il existe des coliques abdominales, des coliques hépatiques, vésicales, rénales, etc. Il faut immédiatement faire lever l'animal qui se couche, se roule dans sa litière, l'obliger à marcher doucement, en appliquant des frictions révulsives sur l'abdomen. Les breuvages sont en général inutiles. Le vétérinaire examine la souplesse des reins : s'ils restent inflexibles au pincement, la guérison est peu probable.

Les *coliques hépatiques* tiennent à la présence de calculs biliaires. On purgera l'animal, astreint ensuite à un régime laxatif.

Les *calculs intestinaux* sont expulsés par des purgatifs énergiques ; les *calculs urinaires* obligent l'animal, campé, à uriner par jets successifs : une intervention chirurgicale est nécessaire.

Les *pelotes intestinales* formées par des amas de poils, fragments de fourrage mal broyés, se logent dans le gros intestin et causent des obstructions mortelles. Cette affection, révélée par de douloureuses coliques, se combat par des purgatifs appropriés.

La *congestion intestinale* survient après un repas excessif d'avoine suivi d'ingestion d'eau froide, et laisse craindre une hémorragie intestinale. Une saignée abondante est indispensable.

L'*entérite*, ou inflammation de la muqueuse intestinale, peut devenir chronique avec tout son cortège de coliques légères, crottins secs couverts de mucosités ou diarrhée abondante et fétide, inappétence, frissons, etc. La diète légère, des barbotages rafraîchissants s'allieront à de légères saignées, des boissons mucilagineuses (lin, guimauve), de petites purgations, l'application de sinapismes sur le ventre, un régime vert, etc.

La *péritonite*, dérivant de coups, infections parasitaires, ou amenée par la castration ou une parturition défectueuses, par ingestion d'eau glacée, etc., entraîne immédiatement la fièvre, l'inappétence, la constipation avec un ventre dur, ballonné. Des frictions sinapisées au ventre permettront d'attendre les soins du vétérinaire.

Les *indigestions stomacales* attaquent les sujets trop nourris ; les vomissements indiquent de graves déchirures de l'estomac. Les breuvages, même digestifs, sont contre-indiqués. En attendant le vétérinaire, on pratiquera des injections sous-cutanées de pilocarpine.

**Congestion cérébrale.** — Cette apoplexie, provoquée par l'insolation, alliée à une suralimentation non combattue par un travail suivi, exige, en attendant les secours du vétérinaire, des applications d'eau froide salée, vinaigrée, sur le front, des frictions sinapisées sur la croupe, ou, dans les cas extrêmes, une saignée à l'extrémité caudale.

Ces accès très graves se manifestent par l'agitation des animaux qui chancellent, se cabrent dans la mangeoire, poussent au mur, etc.

Le *coup de chaleur* se combat par des lotions à l'eau vinaigrée aux ouvertures naturelles, par la saignée, etc.

**Cornage.** — Cesifflement très particulier, assez rare d'ailleurs chez l'âne ou le mulet, tient au choc de l'air inspiré sur les obstacles situés dans les voies respiratoires. Les angines précèdent le cornage aigu. A l'état chronique, il constitue un vice rédhibitoire et rend l'animal impropre à tout service, à moins qu'on ne place un tube dans la trachée ou qu'on se résolve à l'opération tentée ces dernières années avec succès grâce à de nouvelles méthodes.

**Rage.** — La rage, rare chez le mulet, prend chez l'âne une forme très violente et très dangereuse. Après une période d'incubation indifférente, l'animal rue, mord, etc. L'abatage est indiqué.

Le début de la rage, parfois voilé, paraît s'indiquer par une sensibilité spéciale du canal de l'urètre à son origine vésicale. Par l'exploration rectale, on touche cette région et l'animal suspect tomberait paralysé (M. Bezaguet).

**Farcin.** — Cette affection, contagieuse même pour l'homme, se manifeste par des cordons, des boutons qui s'ulcèrent rapidement sur la peau (encolure, face interne des membres) et une fièvre intense. On connaît deux formes, aiguë et chronique, qui exigent toujours la déclaration au maire et les soins du vétérinaire.

**Fluxion périodique des yeux.** — Considérée, ainsi que la morve, le farcin, comme un vice rédhibitoire, la fluxion périodique, héréditaire et toujours grave, paraît être cependant curable. Cette affection des yeux se manifeste à des époques variables séparées par des intervalles atteignant parfois un ou deux ans.

La conjonctive est rouge, l'œil larmoyant; les milieux de l'œil perdent leur transparence, un dépôt couleur « feuille-morte » apparaît au bas de la chambre antérieure. Plusieurs accès déterminent la cataracte.

**Morve.** — Cette maladie, très contagieuse, est voisine du farcin; elle se localise non plus sur la peau, mais dans les voies respiratoires. On constate deux formes: aiguë et chronique.

La morve aiguë entraîne une fièvre intense, un écoulement par une narine avec jetage visqueux, roussâtre, une toux violente. Les ganglions de l'auge durcissent et adhèrent

à la peau, l'os; l'animal succombe en huit à quinze jours.

La morve chronique se signale souvent tout d'abord par un saignement de nez par une narine, ou une abondance excep-



Fig. 33. — Herpès tonsurant généralisé.

tionnelle d'urine limpide, incolore. Un jetage visqueux jaune verdâtre apparaît ensuite avec le durcissement des ganglions de l'auge. Le sujet atteint doit être isolé, et la déclaration obligatoire effectuée immédiatement.

Chez l'âne, la morve existe toujours sous la forme aiguë;

la morve chronique est relativement rare chez le mulet. Cette grave affection peut être révélée à l'aide d'injections sous-cutanées de malléine. Depuis la Guerre, on emploie même un procédé plus rapide d'injection intra-dermo-palpébrale.

**Immobilité.** — L'animal atteint de cette affection grave a l'air endormi, indifférent ; il mange sans appétit avec des fraveurs et des vertiges soudains. Placé en équilibre instable, il s'y maintient, mais ne peut à aucun prix reculer. Aucun traitement ne saurait vaincre cette maladie, heureusement rare chez les ânes et mulets.

**Gales.** — Provoquées par la présence d'acariens dans l'épiderme, le derme, les diverses gales se développent surtout sur les animaux mal soignés, mal tenus, et exigent un traitement approprié.

La *gale sarcoptique* affecte les diverses parties du corps. L'animal, inquiet par de vives démangeaisons, se frotte à tous les corps durs voisins. On tond les sujets atteints en brûlant avec soin les poils coupés, puis on effectue un brossage énergique avec du savon gras dissous dans l'eau tiède, suivi d'un lavage à l'eau tiède et d'une sérieuse friction sulfureuse (250 grammes de sulfure de potassium par litre d'eau tiède).

L'émulsion de pétrole bien homogène, diverses formules préconisées par les vétérinaires, à base de sulfure de potassium, acide arsénieux, nicotine, sont également efficaces. On termine par un soufrage.

Siégeant sous la crinière, à la queue, au garrot, la *gale psoroptique* ou gale humide, très contagieuse, exige les mêmes savonnages et frictions sulfureuses, ou des pommades au goudron et savon gras.

La *gale symbiotique* ou gale du pied tracasce les animaux dont la peau des membres inférieurs se dénude, suppure et se crevasse. Le traitement comporte des savonnages, des frictions à la nicotine, ou bien l'essence de térébenthine, la benzine appliquées avec précaution.

La *gale des poules* gagne parfois, du poulailler, l'écurie. On constate la présence de plaques circulaires dont triomphent des lotions sulfureuses.

**Gourme.** — Les jeunes sujets atteints de gourme avec toux, jetage, fièvre, engorgement des ganglions de l'auge, doivent être soignés par le vétérinaire. Les malades seront tenus au chaud, couverts, et mis au régime des boissons tièdes sucrées.

## VII. — COMMERCE. VICES RÉDHIBITOIRES. POLICE SANITAIRE

Les lois du 20 mai 1838, du 2 août 1884 ont été établies pour assurer l'honnêteté des transactions commerciales. Elles énoncent un certain nombre de vices rédhibitoires entraînant la réhabilitation de l'animal vendu et la résiliation du marché.

L'article 2 de la loi du 2 août 1884 déclare comme vices rédhibitoires pour le cheval, l'âne et le mulet : la *morve*, le *farcin*, l'*immobilité*, l'*emphysème pulmonaire*, le *cornage chronique*, le *tic proprement dit avec ou sans usure des dents*, la *fluxion périodique des yeux*.

Nous avons étudié ces affections au chapitre des maladies. Aucune action en garantie, en réduction de prix ne peut être admise si le prix ou la valeur de l'animal ne dépasse pas 100 francs. Le délai pour intenter l'action rédhibitoire est de neuf jours francs, non compris le jour fixé pour la livraison, excepté pour la fluxion périodique dont le délai atteint trente jours francs. Ces délais sont augmentés à raison de la distance, suivant les règles de la procédure civile (un jour par 5 myriamètres).

L'acheteur provoque la nomination d'experts chargés de dresser procès-verbal ; la requête est présentée verbalement ou par écrit au juge de paix du lieu où se trouve l'animal. Ce juge constate dans son ordonnance la date de la requête et nomme immédiatement un ou trois experts qui opèrent dans le plus bref délai, vérifient l'état de l'animal, recueillent les renseignements utiles, donnent leur avis et affirment par serment la sincérité de leurs opérations. Le vendeur assiste ou non à l'expertise, selon l'avis du juge de paix, à raison de l'urgence et de l'éloignement.

La demande est portée devant les tribunaux compétents

suivant les règles ordinaires du droit, sans préliminaire de conciliation.

Si l'animal vient à périr, le vendeur n'est pas tenu de la garantie, à moins que l'acheteur n'ait intenté une action régulière dans le délai légal et ne prouve que la perte de l'animal provient d'un des vices rédhibitoires. Le vendeur est dispensé de la garantie de la morve et du farcin pour le cheval, l'âne, le mulet, s'il prouve que l'animal, depuis la livraison, a été mis en contact avec des animaux atteints de ces maladies.

Il sera toujours prudent de soumettre un animal, avant l'achat, à la visite du vétérinaire.

Les parties contractantes peuvent toujours établir (article 1<sup>er</sup> de la loi du 2 août 1884) des conventions particulières complétant ou détruisant la garantie: décharge absolue, augmentation du nombre des maladies rédhibitoires, prolongation du terme légal, etc. Ces actes ou conventions, rédigés sur papier timbré et enregistrés, acquièrent, d'après la loi, une valeur juridique incontestable.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
I. Le rôle du mulet dans l'agriculture moderne.....	5
II. Le rôle du mulet dans la guerre moderne.....	6

### PREMIÈRE PARTIE

#### L'âne.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Valeur et services de l'âne.....	11
CHAPITRE II. — Races asines.....	18
I. Race africaine.....	20
1 <sup>o</sup> Race égyptienne.....	22
2 <sup>o</sup> Races du nord de l'Afrique.....	24
3 <sup>o</sup> Race commune.....	24
II. Race d'Europe.....	25
1 <sup>o</sup> Races du Poitou et de Gascogne.....	26
2 <sup>o</sup> Races des Baléares, de la Catalogne et de l'Italie.....	29
3 <sup>o</sup> Races des Balkans.....	30
4 <sup>o</sup> Race commune.....	31

### DEUXIÈME PARTIE

#### Le mulet.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Qualités du mulet.....	32
Intelligence. Sang-froid.....	32
Adresse. Résistance.....	35
Fond. Vitesse.....	38
Services du mulet.....	38
Mulets et bardots.....	39
CHAPITRE II. — Races de mulets.....	40
I. Mulets africains.....	40

Mulets abyssins.....	41
Mulets algériens.....	42
Mulets tunisiens.....	46
Mulet de Madagascar.....	47
II. <i>Mulets d'Amérique</i> .....	48
III. <i>Mulets d'Europe</i> .....	49
Mulets italiens.....	49
Mulets espagnols.....	51

## TROISIÈME PARTIE

## L'élevage du mulet.

I. <i>Étude sur mulessière en France</i> .....	57
1. <i>Le bardet</i> .....	60
II. <i>La jument mulessière</i> .....	66
IV. <i>Le mulet</i> .....	75

## QUATRIÈME PARTIE

## Exploitation des ânes et des mulets.

I. <i>Alimentation</i> .....	97
II. <i>Dressage</i> .....	99
III. <i>Harachement</i> .....	102
IV. <i>Ferrure</i> .....	103
V. <i>Tarres</i> .....	107
VI. <i>Maladies</i> .....	108
Maladies des jeunes.....	109
Maladies des adultes.....	110
VII. <i>Commerce, races récréatives, police sanitaire</i> .....	117